

32
1972

Sommaire

Liminaire p. 5

Thérèse Martin

● Un texte présenté par J.F. SIX p. 11

● Sa véritable enfance p. 17

Louis Augros

Un petit paysan du début du siècle p. 25

Jean-Marie Ploux

Un petit prêtre de rien du tout p. 39

Que se passe-t-il dans un atelier ?
Jean Garnier p. 45

Croire et annoncer Jésus-Christ
Collectif p. 49

Liminaire

« Je suis professeur retraité (Etat) et catholique depuis toujours. J'ai donc côtoyé pendant des dizaines d'années (Esprit, Prêtres-ouvriers, etc...) cette crise à visages divers que nous voyons chaque jour.

Il y a quelques années (dix ou quinze ans ?) je m'étais abonné à la Lettre aux Communautés, mais j'ai assez vite cessé : je n'y comprenais rien : c'était écrit en langage d'initiés, donc pour un laïc isolé de ces milieux, en charabia.

« Depuis 2, 3, 4 ans. on parle plus clair dans l'Eglise : le « pauvre type » commence à saisir. Et je vois que votre L.A.C. en bénéficie. Vous m'avez envoyé récemment le « Spécial » hiver 1971. Et ma foi ça m'a parlé. L'article d'A. Bousquier en particulier m'a paru cerner avec une précision peu commune la question de la foi : le bistouri n'était pour moi jamais allé si loin. J'ai couvert ces pages de « B., TB., bravo, excellent ». Le lecteur de St Jean de la Croix voit enfin mis en place l'irruption divine en des activités transitives et expressives (syndicats, liturgie...). On n'y dérobe rien ni à Dieu, ni à l'homme. Ça ne se voit pas couramment... ni même rarement... ».

Cette lettre reçue il y a quelques mois, donne heureusement la tonalité de ce numéro 32, tout entier consacré à ce qu'il conviendrait d'appeler : « le combat de Jacob pour notre temps ».

N'assistons-nous pas aujourd'hui à une resurgence de la prière ? Des enquêtes dans ce domaine se multiplient (1). Les monastères font recette, qu'ils aient la silhouette du roman médiéval ou de Le Corbusier, peu importe. Des expériences nouvelles de vie contemplative sont tentées, à travers les villes et les campagnes... Toute une jeunesse, assoiffée de réalisme et d'authenticité,

(1) Selon un sondage récent de la S.O.F.R.E.S. :
72 % des Français prient
21 % vont à la messe régulièrement.

découvre Dieu dans sa « différence » et son étrangeté. Juste retour du balancier, ces jeunes aujourd'hui revendiquent « tout AUTRE » le Dieu naguère si proche « d'une prière dans toute la vie », ce Dieu trop vite domicilié et domestiqué dans les demeures et les luttes humaines.

Au delà des modes, des techniques et des écoles — qu'elles aient nom de yoga ou de zen — des hommes cherchent la route de Dieu sans craindre la déroute de sa transcendance. Sur cette route bien des itinéraires, bien des demeures : au sein de ce pluralisme — féconde richesse du patrimoine de l'Eglise — une veine particulière, la prière de ceux qui expérimentent leur foi au contact de l'incroyance.

Les contributions retenues pour ce numéro sont issues de cette veine. D'origines et de factures diverses elles sont des témoignages de plusieurs générations qui, à travers et au delà du temps et des distances culturelles, nouent dialogue entre elles sur l'expérience de Dieu.

Et d'abord 1897

Une jeune religieuse meurt à 24 ans de tuberculose dans un obscur carmel de province : itinéraire étonnant de fragilité et de force, de douceur et de feu, de nuit et de lumière que celui de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus !

Le court texte de Sœur Thérèse est extrait d'une lettre à Mère Marie de Gonzague, Jean-François SIX nous le présente en dégagant les arêtes essentielles de sa lecture, mais aussi en le situant à sa racine même par les quelques pages d'introduction de son récent livre « La véritable enfance de Thérèse de Lisieux ». Ces pages nous font entrer en effet dans un contexte, un climat et déjà un singulier combat.

Ce texte date de 1896, l'année avant sa mort. Texte bien connu, certain peut-être le jugeront même rabâché. Et pourtant dans sa simplicité, il constitue en quelque sorte la figure de proue de ce numéro. Il se détache comme un manifeste. Jailli du siècle de Marx et Freud, comme un appel prophétique aux temps modernes, il demeure d'une bouleversante actualité. Il type l'affrontement mystique de la foi et de l'incroyance : formidable explosion d'énergie, de courage et de foi qui surgit de cette jeune malade... Expérience exemplaire de la nuit de la foi.

Thérèse Martin, victime de tant de « confiseurs », la voilà restituée dans sa prodigieuse force d'âme. Et du même coup elle devient guide et contemporaine des hommes et des femmes qui tentent de réconcilier aujourd'hui dans leur existence une seule et unique passion : Saint Paul et Saint Jean de la Croix.

1941

Un homme — Louis AUGROS — ouvre à Lisieux, à quelques mètres du carmel de Sœur Thérèse, un séminaire qui casse le moule ancestral de fabrication cléricale issue du concile de Trente.

D'emblée, il propose à ces jeunes hommes une intuition révolutionnaire et pourtant déconcertante de banalité : fidélité au réel. En écho à Joseph Cardijn et à Georges Guérin, il découvre que le réel, c'est à la fois une « France, pays de mission » et une vocation neuve pour des hommes qui veulent consacrer leur existence au monde païen surgi de notre terre natale.

Lisieux, c'est une nouveauté insolite. Comme toute nouveauté, elle provoque un phénomène de rejet. L'insularisation si souvent constatée au cours de ces trente années apparaît vraiment soudée à notre naissance.

Sur cette route neuve et solitaire, le Père AUGROS n'a qu'un repère, la foi ; qu'un guide, Abraham. Au sein de l'Institution, il fait jaillir, dans la même coulée, le prophétisme et la mission. La rencontre d'Emmanuel Suhard et de Louis Augros engendre une nouvelle génération de prêtres. Les jocistes avaient ouvert la voie quinze ans plus tôt ; au tour maintenant des prêtres de tracer leur chemin, à leur manière, en communauté de destin avec les hommes : même élan, même ferveur que l'épopée jociste. Le témoignage du petit paysan du début de ce siècle exprime une étonnante parenté avec Thérèse de Lisieux : même feu, même désert, même fidélité à travers une route singulièrement jalonnée d'espérances et d'exils.

1972, autre témoignage, autre génération

Un homme de la trentaine, « Un petit prêtre de rien du tout » perdu dans le sud-algérien au milieu de ses frères musulmans...

Homme de prière, homme de frontière : « Par la prière, écrit-il, se tenir sur la frontière jusqu'au bout de sa vie ». Cette petite phrase coule sereine et à l'aise vers le fleuve de la grande et folle tradition de François d'Assise, de Thérèse de Lisieux.

Frontières aux mille visages : frontière du moine et du missionnaire, de la nuit et de la lumière... frontière du silence et de la parole, de la communion et de la différence... Frontière du péché et de la sainteté, de l'ennui et de la JOIE car, « au milieu de tout cela, INVINCIBLE la JOIE ».

La prière apparaît alors comme l'expérience la plus radicale de la frontière, celle entre Dieu et l'homme. Frontière sans altération ni compromis qui manifeste dans le même mouvement la vérité de Dieu et la vérité de l'homme.

Les éphémérides de Jean-Marie PLOUX font apparaître ainsi un étonnant paradoxe : elles sont à la fois contemporaines du courant thérésien et du courant actuel incarné par tant de jeunes qui courent aujourd'hui à Taizé ou ailleurs en quête d'un absolu qu'ils ne trouvent ni dans la société ni dans les Eglises. Refuge ? alibi ? désertion des tâches humaines ? dira-t-on... Reproches faciles qui libèrent, à bon compte, une mauvaise conscience et qui, de toutes manières, ne prennent pas la mesure de cette anarchique tentative pour reconnaître que Dieu est Dieu.

1972 : Que se passe-t-il dans un atelier ?

Il s'agit de la même reconnaissance, de la même « corrélation » entre Jésus-Christ et l'existence quotidienne, cette fois à travers une structure de travail : un atelier et un métier, celui de tertiaire agricole.

Quatre contributions : des gens qui « se mettent à table », qui dévoilent sans pudeur ce qu'ils vivent de Dieu et de la foi... Textes provisoires, écrits au fil des journées, ce sont les premiers jalons de travail et de recherche : matériaux à explorer, à reprendre, à critiquer...

Au cœur de leur existence sécularisée, ces prêtres tentent d'exprimer la figure nouvelle de leur foi et son irréductible originalité. Devenant d'autres hommes, ils deviennent aussi d'autres chrétiens et d'autres prêtres. Loyalement ils rendent compte de leur démarche, à bien des égards, mystique — pourquoi taire ce mot ? — Expérience vécue au ras du sol et au sein de laquelle, comme l'exprime heureusement la 4^{me} contribution, « Jésus-Christ est tout autre et tout dedans ».

ERRATA

Lettre aux Communautés de la Mission de France — n° 31 Janvier-Février 1972.

« Un mois et demi en Extrême Orient » (René SALAUN)

Il fallait lire :

- **105 millions de mangeurs de riz**
au lieu de **10 millions** (page 9 - 2^e col. - 2^e §).
- **ce genre d'échanges fait partie de la communion des églises,**
au lieu de **la commission** (page 13 - 2^e col. - 1^{er} §).

Un texte de Thérèse Martin

présenté par Jean-François Six

Le 3 juin 1897, mère Marie de Gonzague, prieure du Carmel de Lisieux, donne ordre à sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus de reprendre le récit de sa vie, récit qu'elle avait fait jusqu'en janvier 1896. Or entre cette date de janvier 1896 et juin 1897 un événement très important a eu lieu dans la vie de sœur Thérèse : à Pâques 1896 (5 avril) elle entre dans une nuit de la foi et de l'espérance, nuit très précise qui est faite d'une sorte de compréhension interne de l'état d'incroyant et d'une certaine participation à ce que vivent les incroyants. Cette « nuit » durera jusqu'à sa mort (30 septembre 1897). Trois mois avant sa mort, dans les semaines où elle écrit le texte qui suit, sœur Thérèse dira à mère Agnès : « Si vous saviez ! C'est le raisonnement des pires matérialistes qui s'impose à mon esprit » (1).

Le texte (2), qui semble avoir été écrit d'une seule coulée, est, au-delà des termes parfois vieillissés, d'une très grande densité et son architecture est extrêmement nette : deux parties qui se répondent exactement, coupées d'une transition ; dans chaque partie, trois paragraphes. Ces indications de structures et de l'idée centrale sont données en marge.

1^{re} Partie : Récit de l'événement

§ 1 :

Voir qu'il y a vraiment des incroyants, c'est une GRACE du Christ.

Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eût des impies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils par-

(1) *Derniers Entretiens*, Paris, 1971, p. 525.

(2) Tiré des *Manuscrits Autobiographiques* (éd. de poche « Livre de Vie »), pp. 245-249.

laient contre leur pensée en niant l'existence du Ciel, du beau Ciel où Dieu Lui-Même voudrait être leur éternelle récompense. Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi, qui par l'abus des grâces perdent ce précieux trésor, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie par les plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un

sujet de combat et de tourment... Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore venue... Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas ! Je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Je vais cependant essayer de l'expliquer par une comparaison.

§ 2 :

Il s'agit, non seulement, de voir qu'il y a des incroyants mais par une nuit de la foi vraiment acceptée, de participer à leur table (analogue à celle de l'eucharistie).

Je suppose que je suis née dans un pays environné d'un épais brouillard, jamais je n'ai contemplé le riant aspect de la nature, inondée, transfigurée par le brillant soleil ; dès mon enfance il est vrai, j'entends parler de ces merveilles, je sais que le pays où je suis n'est pas ma patrie, qu'il en est un autre vers lequel je dois sans cesse aspirer. Ce n'est pas une histoire inventée par un habitant du triste pays où je suis, c'est une réalité certaine car le Roi de la patrie au brillant soleil est venu vivre 33 ans dans le pays des ténèbres ; hélas ! Les ténèbres n'ont point compris que ce Divin Roi était la lumière du monde... Mais Seigneur, votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps

que vous le voudrez le pain de la douleur et ne veut point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs avant le jour que vous avez marqué... Mais aussi ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères : Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs !... Oh ! Seigneur, renvoyez-nous justifiés... Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin... O Jésus, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée, par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande c'est de ne jamais vous offenser !...

§ 3 :

Cette participation est si forte que le désir du néant se fait intensément présent.

Ma mère bien-aimée, ce que vous écris n'a pas de suite ; ma petite histoire qui ressemblait à un conte de fée s'est tout à coup changée en prière, je ne sais pas quel intérêt vous pourrez trouver à lire toutes ces pensées confuses et mal exprimées. Enfin ma Mère, je n'écris pas pour faire une œuvre littéraire mais par obéissance, si je vous ennuie, du moins vous verrez que votre enfant a fait preuve de bonne volonté. Je vais donc sans me décourager continuer ma petite comparaison, au point où je l'avais laissée. Je disais que la certitude d'aller un jour loin du pays triste et ténébreux m'avait été donnée dès mon enfance ; non seulement je croyais d'après ce que j'entendais dire aux personnes plus savantes que moi, mais encore je sentais au fond de mon cœur des aspirations vers une région plus belle. De même que le génie de Christophe Colomb lui fit pressentir qu'il existait un nouveau monde, alors que personne

n'y avait songé, ainsi, je sentais qu'une autre terre me servirait un jour de demeure stable. Mais tout à coup les brouillards qui m'entourent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! Lorsque je veux reposer mon cœur fatigué des ténèbres qui l'entourent, par le souvenir du pays lumineux vers lequel j'aspire, mon tourment redouble ; il me semble que les ténèbres, empruntant la voix des pécheurs, me disent en se moquant de moi : Tu rêves la lumière, une patrie embaumée des plus suaves parfums, tu rêves la possession éternelle du Créateur de toutes ces merveilles, tu crois sortir un jour des brouillards qui t'entourent ! Avance, avance, réjouis-toi de la mort qui te donnera, non ce que tu espères, mais une nuit plus profonde encore, la nuit du néant » (3).

Transition :

Mère bien-aimée, l'image que j'ai voulue vous donner des ténèbres qui obscurcissent mon âme est aussi imparfaite qu'une ébauche comparée au

modèle ; cependant je ne veux pas en écrire plus long, je craindrais de blasphémer... j'ai peur même d'en avoir trop dit...

(3) On remarquera les deux derniers mots de la première et de la deuxième partie : « la nuit du néant », « mourir d'amour » qui se répondent (et qui sont évocateurs, même au simple plan du son, de l'allitération).

2^{me} Partie : Sens de l'événement

§ 1 :

Manière de combattre dans cette épreuve, dans cette nuit de la foi.

Ah ! Que Jésus me pardonne si je Lui ai fait de la peine, mais il sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la Foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. A chaque nouvelle occasion de combat, lorsque mon ennemi vient me provoquer, je me conduis en brave, sachant que c'est une lâcheté de se battre en duel, je tourne le dos à mon adversaire sans daigner le regarder en face ; mais je cours vers mon Jésus, je Lui dis être prête à verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour confesser qu'il y a un Ciel. Je Lui dis que je suis heureuse de ne pas jouir de

ce beau Ciel sur la terre afin qu'il l'ouvre pour l'éternité aux pauvres incrédules. Aussi malgré cette épreuve qui m'enlève toute jouissance, je puis cependant m'écrier : « Seigneur vous me comblez de JOIE par TOUT ce que vous faites ». (Ps. XCI). Car est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ?... Plus la souffrance est intime, moins elle paraît aux yeux des créatures, plus elle vous réjouit, ô mon Dieu ! Mais si par impossible vous-même deviez ignorer ma souffrance, je serais encore heureuse de la posséder si par elle je pouvais empêcher ou réparer une seule faute commise contre la Foi...

§ 2 :

Nature même de cette « nuit » (cf. le « mur » dont parlait le Cal Suhard) : ce n'est pas un sentiment, mais une réalité.

Ma Mère Bien-Aimée, je vous parais peut-être exagérer mon épreuve, en effet si vous jugez d'après les sentiments que j'exprime dans les petites poésies que j'ai composées cette année, je dois vous sembler une âme remplie de consolations et pour laquelle le voile de la foi s'est presque déchiré, et cependant... ce n'est plus un voile pour moi, c'est un mur qui s'élève jusqu'aux cieux et cou-

vre le firmament étoilé... Lorsque je chante le bonheur du Ciel, l'éternelle possession de Dieu, je n'en ressens aucune joie, car je chante simplement ce que JE VEUX CROIRE. Parfois il est vrai, un tout petit rayon de soleil vient illuminer mes ténèbres, alors l'épreuve cesse un instant, mais ensuite le souvenir de ce rayon au lieu de me causer de la joie rend mes ténèbres plus épaisses encore.

§ 3 :

Réaction ultime : un cri d'amour, vécu du cœur même de cette nuit.

O Ma Mère, jamais je n'ai si bien senti combien le Seigneur est doux et miséricordieux, il ne m'a envoyé cette épreuve qu'au moment où j'ai eu la force de la supporter, plus tôt je crois bien qu'elle m'aurait plongée dans le découragement... Maintenant elle enlève tout ce qui aurait pu

se trouver de satisfaction naturelle dans le désir que j'avais du Ciel... Mère bien-aimée, il me semble maintenant que rien ne m'empêche de m'envoler, car je n'ai plus de grands désirs si ce n'est celui d'aimer jusqu'à mourir d'amour...

Sœur Thérèse indique la date où elle écrit cette page : 9 juin 1897, se référant au 9 juin 1895, grande date de sa vie où elle a écrit son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux, où elle avait demandé à Dieu cette grâce : « Me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de *tendresse infinie* qui sont renfermés en vous et qu'ainsi je devienne *Martyre* de votre *Amour*, ô mon Dieu ».

La véritable enfance de Thérèse de Lisieux, névrose et sainteté

Jean-François Six

Ed. du Seuil
(extraits de la préface).

Convergences ⁽¹⁾

Le projet d'étudier la vie et les écrits de Thérèse de Lisieux est né il y a quinze ans d'une discussion avec Louis Massignon qui était intuitivement convaincu de la place essentielle de cette sainte dans l'Eglise d'aujourd'hui.

Ce projet s'est renforcé au cours des travaux sur Charles de Foucauld : comment ne pas être surpris de textes presque identiques écrits par lui et par elle à la même époque — entre 1889 et 1897 — outre le fait qu'ils se sont convertis presque à la même date — fin octobre et Noël 1886 ? Mais, entre les deux, il y avait surtout une fraternité très profonde dans la vocation même, une vocation missionnaire par excellence.

Une nouvelle impulsion a été apportée à ce projet dans les recherches faites sur les *Cheminements de la Mission de France*. Fondateur de la *Mission de France*, le cardinal Suhard a lié la naissance et l'existence de celle-ci à Thérèse de Lisieux ; dès le 8 septembre 1940, avant la naissance de la Mission de France (juillet 1941), l'archevêque de Paris notait dans ses *Carnets* : « Je sens qu'une partie de la mission de la sainte est à réaliser. Quand l'œuvre de la Mission de France aura été commencée, la petite sainte sera dans sa vraie voie, parce que là, il n'y aura plus de terme aux générosités divines. Puissé-je travailler efficacement à cette œuvre et amener sainte Thérèse à y travailler ».

(1) La Rédaction s'est permis d'ajouter les titres et de souligner certaines phrases.

Le 10 octobre 1953, peu avant sa mort tragique, Mgr Chappoulié avait affirmé : « Dans l'esprit du cardinal Suhard, la Mission de France est mystiquement liée à la petite sainte Thérèse ».

Enfin, la participation au travail du *Secrétariat pour les non-croyants* fondé le 9 avril 1965 au Concile Vatican II n'a fait qu'accroître le désir de mieux établir les liens entre Thérèse de Lisieux et les incroyants. On peut s'étonner de parler de tels liens à propos d'une jeune fille dont toute l'existence, très préservée, s'est déroulée au sein d'une famille dite très chrétienne et au sein d'un Carmel, lieu présumé de vie spirituelle élevée. Or Thérèse de Lisieux a vécu les dernières années de sa vie non pas dans une foi semblable à un ciel sans nuages mais dans une obscurité quasi absolue. **Elle se trouvait comme devant un mur, un mur qui allait jusqu'au ciel.** Il lui avait été donné par le Christ de comprendre de l'intérieur « qu'il y a réellement des âges sans foi et sans espérances ». Trois mois avant sa mort elle confiera à Soeur Agnès : « Si vous saviez ! c'est le raisonnement des pires matérialistes qui s'impose à mon esprit ! ». Comment cette carmélite qui avait été présentée de façon si fade, qui avait été victime de tant de « confiseurs » comme disait Bernanos, qui avait été l'objet de tant de dévotionnettes insignifiantes, comment pouvait-elle avoir quelque chose à voir avec l'athéisme ? La question ne valait-elle pas d'être examinée ?

Si les impulsions pour étudier la sainte de Lisieux étaient assez nombreuses et fortes, la mise en œuvre d'un tel projet se révélait aussitôt décourageante. A cause, d'abord, de la masse énorme des biographies de la sainte ou des essais de toutes sortes sur sa spiritualité : aucun autre saint n'a fait surgir, entre 1920 et 1950, une telle production. Tout n'avait-il pas été dit dans ces milliers de pages imprimées ?

*On nous cachait
inconsciemment
quelque chose*

...Mais en prenant connaissance de tous ces documents ainsi que des biographies et des essais, nous avons été de plus en plus convaincu que l'on nous cachait inconsciemment quelque chose. Non pas au plan des textes : encore une fois, tous étaient donnés. Mais au plan de la lecture des textes et de la lecture de cette vie, au plan de l'interprétation.

Il fallait chercher où se cachait quelque chose. Et comme pour la lettre d'Edgard Poë, c'était « là », en évidence et on ne voyait pas ce qui était à voir d'emblée. Deux choses étaient cachées : l'une moins importante, l'autre infiniment grave.

Imaginez d'abord qu'on puisse parler de François d'Assise sans parler d'Assise, sans montrer ce qu'était cette cité à l'époque où le jeune Francesco a grandi, s'est converti, a eu des disciples ; on dira « c'est impossible ». Et pourtant, c'est vrai : les biographes parlent de Thérèse de Lisieux à qui mieux mieux en

laissant toujours de côté **une grande absente** : Lisieux. On dira « mais ce n'est pas important, puisque Thérèse a vécu cloîtrée dans sa maison familiale des Buissonnets puis cloîtrée dans le Carmel ».

Lisieux

Or Lisieux était, dans ces années, le lieu de lutte très acharnées entre royalistes et républicains ; ces derniers, anticléricaux, souvent agnostiques parfois athées ; les premiers, cléricaux à outrance, antisémites, pratiquants manifestes. Et deux journaux, à Lisieux même, soutenaient chacune des deux tendances : le **Lexovien**, républicain ; le **Normand**, monarchiste ; paraissant l'un et l'autre le mardi et le samedi, disputant l'un avec l'autre à longueur d'année par colonnes interposées. Or dans l'un des deux journaux, le **Normand**, écrivait et bataillait un très catholique et très antisémite pharmacien de Lisieux, Isidore Guérin, oncle et tuteur de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Pourquoi les biographies n'ont-elles jamais parlé de ces journaux, de la vie réelle de la famille de Thérèse dans ces combats politiques et sociaux ? Pourquoi tout cela paraissait-il aux biographes de peu de valeur ou de signification ? La réponse est assez claire : la sainteté de Thérèse était vue et présentée comme une réalité angélique, vécue hors du monde, un avant-goût du ciel et donc un rejet de toutes ces salissures terrestres que sont de tels combats. C'est-à-dire que la sainteté de Thérèse était montrée comme un pur idéalisme et comme une confirmation de l'idéalisme. Mais ne se souvenaient-ils pas, ces biographes, que la sainte avait déclaré qu'elle voulait « passer son ciel à faire du bien sur la terre » ? Loin de fuir ce monde et de le mépriser, la sainte avait promis d'en faire le lieu de son action après sa mort. Nous sommes aux antipodes de l'idéalisme de tant de chrétiens pour qui la terre est vaine et le ciel, valeur exclusive. **On nous a donc caché, de manière inconsciente, mais réelle, la terre où Thérèse s'est épanouie**, en partant de cet a priori que Thérèse l'avait trouvée négligeable ; il ne sera pas difficile de montrer que cette jeune normande était de tempérament très réaliste et que cette carmélite était aussi de sainteté très réaliste ; et de mieux la saisir en montrant le milieu exact dans lequel elle a vécu.

Parler réellement de Thérèse enfant

La deuxième « occultation » est beaucoup plus grave que la première. Imaginez qu'on puisse parler du Poverello d'Assise sans parler de la pauvreté. De la même manière, on a, de multiples façons en de multiples volumes, parlé de Thérèse de l'Enfant-Jésus et de sa doctrine de l'enfance spirituelle **sans parler réellement de son enfance**. Certains laissaient bien entendre qu'il y avait eu des problèmes mais ne s'y attardaient pas : sujet tabou.

Et pourtant les documents étaient là, entre autres les lettres de Zélie Martin qui racontaient en long et en large la première enfance de Thérèse, à Alençon ; personne ne les utilisait vraiment ; ou lorsqu'on les utilisait, c'était pour dire le contraire, souvent, de ce qu'ils disaient.

...Au procès de béatification, Marie Martin, la fille aînée, déclare sans ambages : « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus m'a paru, dès sa plus tendre enfance, comme si elle avait été sanctifiée dès le sein de sa mère, ou bien comme un ange que le bon Dieu aurait envoyé sur la terre dans un corps mortel. Ce qu'elle appelle ses imperfections ou ses fautes n'en étaient pas ; je ne l'ai jamais vue faire la plus légère faute ».

Si c'est ainsi, il n'y a plus rien à dire et l'hagiographe doit se contenter d'être un ravi qui balbutie des « oh ! » d'émerveillement. Mais Thérèse elle-même a contredit les propos de sa sœur Marie : douze jours avant d'entrer au Carmel, à quinze ans, elle dit à sa sœur Pauline : « Je veux être une sainte ». « Je ne suis pas parfaite, je **veux** le devenir ». Si elle-même se déclare non sainte et non parfaite, pourquoi s'obstiner à la présenter autrement ?

L'enfance n'est pas l'innocence

On a vécu souvent sur le dogme de l'enfance comme innocence infuse. Or l'enfance n'est pas l'innocence. Mais c'est cet a priori qui a d'abord et avant tout fait présenter l'enfance de Thérèse comme une période sans problème et Thérèse enfant comme un être parfait. Après tout, la famille Martin, le Carmel et les biographes familiers ont participé à ce mythe auquel la plupart des contemporains de Thérèse Martin croyaient et auquel bien de nos contemporains croient encore.

Dans le cas de Thérèse Martin, il faut souligner que son enfance a été doublement idéalisée. Pourquoi ? Parce que sa doctrine est la doctrine de « l'enfance spirituelle ». Il y eut un effet extraordinaire de transfert entre les deux enfances ; **l'enfance comme âge de la vie et l'enfance comme modèle de vie spirituelle**. Par là même la véritable enfance de cette petite fille qui s'appelait Thérèse Martin devenait doublement tabou.

Et nous avons bien conscience qu'en parlant de l'enfance de Thérèse comme nous l'avons fait nous allons nous attirer les foudres indignées de ceux qui ont un culte inconsidéré pour l'enfance — qu'ils soient croyants ou incroyants — et de ceux qui ont un culte inconsidéré pour « l'enfance spirituelle », en prenant inconsciemment celle-ci pour l'immaturité.

**L'enfance
spirituelle
n'est pas
l'immatunité**

...Mais ici, il y aurait beaucoup à dire. Dans toute réflexion sur l'enfant, un chrétien est amené à s'interroger sur la parole de Jésus : « Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume ». Cette parole a souvent été interprétée dans une sorte de copie de l'enfant réel ; or celui-ci est encore dans l'immatunité, avec tout ce que cela comporte de crédulité et de passivité, de dépendance et d'irresponsabilité. On a donc cautionné, avec cette parole, l'obéissance aveugle, la foi du charbonnier, la pusillanimité ; et on a empêché, avec elle, la lucidité et le sens critique, les interrogations et la recherche, la contestation des systèmes établis, les révolutions nécessaires. Soutenir d'une certaine façon la pensée de Thérèse sur « l'enfance spirituelle » a été, est synonyme de refus des réalités, conservatisme, lâcheté.

C'est au plan du symbole de vie et d'espérance qu'il faut donc prendre la parole de Jésus. **Il s'agit de devenir, il s'agit d'une seconde naissance.** « Devenir comme des enfants » c'est d'abord refuser la nostalgie, l'affadissement, le défaitisme ; c'est avoir la certitude que la vie et l'aventure humaines ont un sens, que notre histoire se situe dans l'aujourd'hui mais aussi dans l'avenir, que les espérances les plus fondamentales de l'humanité auront le dernier mot ; c'est se donner à l'inventivité, à la découverte, à la création.

Les chrétiens n'ont pas toujours pris garde à la lumière dont ils ont interprété la parole de Jésus parce qu'ils se sont justement laissé enliser dans cette vue si médiocre de l'enfant comme innocence. Thérèse, morte si jeune, a été investie de toutes les idées régressives sur l'enfance humaine et l'enfance spirituelle. Ce qui fait comprendre l'enlissement aussi des biographes qui n'ont pu se dégager de tels sables mouvants.

Scandaleux ?

Il paraîtra indignant aux yeux de certains de parler, sans rien laisser dans l'ombre, de la famille Martin, des parents d'une sainte, de montrer l'angoisse malade et l'âpreté au gain de la mère (au point qu'après la mort d'un de ses enfants, son propre frère, lui reprochera de trop s'occuper de ses affaires et pas assez de ses enfants), de montrer le côté rêveur et paresseux du père. Il paraîtra scandaleux d'insister sur les pulsions de mort qui se font jour constamment chez Zélie Martin ; et de décrire son masochisme, sa recherche d'une sorte de connaissance intime de la souffrance et de la mort, son besoin de se mettre en une quête éperdue d'une sorte de pureté originelle de toutes choses. On comprend qu'il a été possible pour les biographes de tenir en main les lettres terribles de Zélie Martin sans les lire vraiment : **une telle pulsion de mort a fait peur** ; on a tout minimisé, tout désamorcé.

Il paraîtra scandaleux de montrer la fausse spiritualité de Mme Martin, de montrer ce qu'avait de morbide sa manière de voir avec une certaine satisfaction ses enfants mourir jeunes et sans tache et rejoindre directement le paradis. On peut être « faiseuse d'anges » de plusieurs manières. Mais ici, bien sûr, **Zélie Martin est beaucoup plus victime que coupable**, victime de la spiritualité de mort qu'on lui a inculquée et dont voici un exemple, un texte de 1892 :

*« Et vous, mères qui pleurez sur les berceaux vides, les petits envolés, consolez-vous. Les fleurs ne se conservent fraîches qu'au paradis. Vos enfants vous seront rendus là-haut, toujours enfants, c'est-à-dire toujours beaux... Ne voyez-vous pas que si la vie flétrit les enfants, les endurecit toujours et les dégrade quelquefois, nul ne perd autant à cette douloureuse détérioration que les mères ? A 7 ans, ils ne vous donnent déjà plus toutes leurs pensées ; à 12, ils vous enlèvent un peu de leur soumission ; à 16, ils naissent à l'orgueil, à 20 ils vous reprennent leur amour... Dieu veut qu'ils demeurent des anges, parce que vous les aimez ainsi ; et comme les anges de la terre passent et s'enlaidissent, il les fait devenir anges du ciel, où la jeunesse et la beauté demeurent. Les autres mères devraient être jalouses de votre douleur ». (Abbé Henry Bolo, *Le lendemain de la vie*, page 134).*

Devant le goût de mort et la spiritualité de mort chez Zélie Martin, les tabous et les habitudes ont joué : on n'a pas le droit de mettre ainsi à nu la mère d'une sainte. On m'a fait, il n'y a pas très longtemps, de violents reproches, pour avoir livré un fait dont aucun biographe n'avait parlé : que le père Antoine Chevrier, fondateur du Prado, était né trois mois seulement après les mariages civil et religieux de ses parents — on m'avait d'ailleurs soigneusement caché les documents qui permettaient de m'en rendre compte. La mère d'une sainte ne peut être que sainte ; et surtout **sainteté égale moralité** ; ou encore **sainteté égale abaissement morbide de soi**.

Or toute la vie et les écrits de Thérèse vont dire l'inverse : elle remet à leur place seconde, les valeurs et les vertus ; elle récuse le jansénisme ; elle est attirée par les criminels — l'épisode Pranzini est extraordinaire (Pranzini n'a-t-il pas assassiné une **enfant** !) —, par les pécheurs ; elle est possédée d'une volonté de grandeur extrême et d'un désir de combat incessant. Témoin cette lettre à Céline, écrite le 23 juillet 1888 à quinze ans, quelques semaines après son entrée au Carmel : « Nous préparer à " Le connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes ". Oh ! quelle destinée !... J'ai lu ce matin un passage de l'Évangile où il est dit : " Je ne suis pas venu apporter la paix mais le glaive ". Il ne nous reste donc qu'à combattre ».

Cette **fragile petite fille** est une **force explosive** qui détruit à leur racine les tendances à la mutilation de soi, à l'autodestruction, à l'idéalisation. Et sur le plan de la foi elle s'inscrit en faux, de toutes ses forces, contre les présentations, habituelles à son époque, d'un Dieu vengeur qui fond comme un aigle agressif sur son propre Fils : « Dieu a commencé par faire justice » s'écrie Mgr d'Hulst à Notre-Dame en 1891, Mgr Gay, en 1877, dans une conférence à des « mères chrétiennes » avait parlé du « créancier divin qui, inexorable, exige de son débiteur jusqu'au dernier denier, ce que la seule et complète effusion de sang peut satisfaire ».

Quel est donc ce goût de voir punir et mourir un innocent ? Et par le fait même, le goût de vouloir montrer l'innocence de quelqu'un pour montrer à quel point Dieu s'abat sur l'innocence comme sur une proie particulièrement agréable ?

*Ce que Thérèse
vient dire
à son siècle
et au nôtre*

Thérèse vient dire à ses contemporains, à son siècle et au nôtre, que le Dieu de Jésus-Christ n'a rien à voir avec cet oiseau de proie, que Dieu aime passionnément l'homme. Que L'aimer, ce n'est pas se remettre à quelqu'un qui vous possède comme un maître, que L'aimer ce n'est pas d'abord mépriser notre vie d'homme mais l'estimer, cette vie, comme Il l'estime lui-même. Thérèse rejoint la grande tradition hébraïque de **la tendresse de Dieu envers l'homme** — au contraire des dieux grecs impassibles ou indifférents —, un Dieu qui a partie liée avec l'homme. L'amour dont Dieu aime les hommes n'est-il pas désigné dans la Bible, par le pluriel **rahamin**, les entrailles ? Cette émotion dont tressaille quelqu'un du plus profond de son être, c'est un amour vulnérable, un amour de tendresse.

En même temps, elle délivre en l'homme le goût de répondre à Dieu, de lui répondre avec passion amour pour amour. Si Dieu est ce Dieu compagnon des routes d'hommes, s'il est un Dieu vulnérable, c'est un partenaire véritable qui a désir de l'amour des hommes. Et ne voit-on pas que ce message d'une expérience d'un combat avec Dieu, **en émulation d'amour** toujours plus profond entre un Dieu et un homme qui n'en veulent pas à l'existence l'un de l'autre, qui sont désarmés l'un devant l'autre, qui, dans une réciproque liberté, se font comme exister l'un l'autre, ne voit-on pas que cette expérience rejoint ce qui travaille aujourd'hui les profondeurs de l'humanité : le désir que soit libérée l'ultime créativité de l'homme ?

A la lecture du manuscrit, un de mes amis s'est exclamé : « Mais devant cette mentalité de l'époque, et devant l'éducation de Thérèse, on comprend que tant de gens ont réagi et sont devenus athées. C'était insoutenable ». Oui, c'était insoutenable, ce

Dieu prôné par tant de chrétiens. Et la vie de Thérèse est un cri de révolte contre ce prétendu Dieu propriétaire et captateur qu'on lui a présenté, ce Dieu très aristocrate qui ne s'intéresserait qu'à ceux qui sont saints dès l'enfance ou à ceux qui possédaient un psychisme équilibré, les rendant capables d'atteindre à une haute perfection morale. **Thérèse, qui a connu la nuit de la névrose et s'est reconnue sœur des criminels** et des pécheurs, Thérèse répond à la voix du Dieu qui appelle les gens des rues et des places publiques, le tout-venant — nous tous — les boiteux, les angoissés, les malchanceux, les désemparés, les désespérés. On comprend que des foules se sont senties concernées par Lisieux et par Thérèse, par cette petite ville quelconque et par cette fille quelconque. Quelconque par la médiocrité de son éducation et de sa culture mais tellement audacieuse par sa révolte extraordinaire — Bernanos l'a si bien compris — contre le Dieu des surpuissants et des parfaits.

Mais ce Dieu potentat est-il mort aujourd'hui ?

J'ai bien peur que non. Car on continue aujourd'hui à présenter le Dieu de Jésus-Christ comme un maître soupçonneux toujours prêt à condamner : ne lit-on pas encore fréquemment que si notre monde est si bas et si proche de la catastrophe, c'est qu'il est puni pour s'être détourné de Dieu ? Sinistre maculation du Visage jeune et joyeux du Dieu de Jésus-Christ ! Thérèse de Lisieux serait-elle morte d'amour en vain ? Et des scribes crevant de peur — au contraire de cette fille au courage intraitable — ces scribes continueront-ils à la faire mourir en détournant le peuple chrétien de l'eau vive et du feu dévorant qu'est la vie de Thérèse ? (2).

(2) Ce livre appelle un second livre, qui viendra plus tard, sur la vie de Thérèse Martin au Carmel de Lisieux, du 9 avril 1888 au 30 septembre 1897 : *Thérèse de l'Enfant-Jésus*.

Un petit paysan du début du siècle

Louis Augros

Il fut un temps où la vie spirituelle était conçue comme une affaire de fidélité à un certain nombre d'exercices de piété et d'ascèse ; où les responsables de la formation des chrétiens de toutes catégories (prêtres, religieuses, laïcs) avaient le souci de convaincre de cette nécessaire fidélité et d'apprendre à y conformer sa vie, persuadés qu'on ne peut être un bon prêtre et un bon chrétien qu'à cette condition.

Or dès l'ouverture du séminaire de la Mission de France, à Lisieux, en octobre 1942, l'accent fut mis sur un autre souci qui, durant quelques mois, sinon quelques années, s'est exprimé en ce slogan : fidélité au réel. Il s'agissait d'apprendre à discerner la présence du Seigneur dans la vie quotidienne (personnes et événements), à découvrir ses exigences et à y soumettre sa vie. On retrouvait ainsi la manière de faire de Jésus dont l'existence fut toujours rythmée par les oui de l'obéissance filiale faisant de lui le collaborateur permanent du Père pour l'accomplissement de son dessein !

Je voudrais tenter d'expliquer quel contexte spirituel cette perspective nouvelle rencontrait en moi, homme de plus de 40 ans et comment elle s'y est développée dans la lumière de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, au sein d'une Eglise qui n'a cessé de se transformer depuis un demi-siècle. C'est en examinant sous ces divers aspects la question qui m'a été posée que je puis rejoindre en vérité, dans son attitude à l'égard de l'incroyance, la petite sainte de Lisieux. Je crois pouvoir dire sans trop de prétention que son cheminement et le mien, bien que très différents, sont profondément apparentés.

Le terreau de "ma" Foi

Vision du monde

Quelle différence entre un petit garçon (un petit paysan) du début de ce siècle et l'enfant d'aujourd'hui qui connaît tout par la Télé et par cette multitude de jouets dont

il est pourvu dès qu'il ouvre les yeux. En ce temps-là il n'y avait ni avions ni cinémas, ni radio, ni télé, ni autos, ni motos, ni vélos (ou si peu), ni mille autres choses aujourd'hui familières. Mais il y avait la terre et le ciel. Il y avait les astres, les plantes, les animaux et l'homme.

Et tout cela, il le découvrait, au sein de sa famille, comme essentiellement dépendant d'une *Réalité mystérieuse*, invisible et cependant plus réelle que tout le reste puisque c'est d'elle que tout dérive. Et cette *Réalité* qu'on nomme Dieu il la découvrait partout présente puisqu'elle fait être toutes choses. Et tout rappelait sa présence : les croix aux carrefours des chemins, l'église paroissiale et le tabernacle, les madones et les pèlerinages ; mais aussi les événements heureux et malheureux. On pourrait même dire que la présence de Dieu était perçue de manière excessive car, ignorant à peu près tout du jeu des causes secondes, on rapportait à Dieu des interventions et on lui prêtait des intentions qui lui étaient étrangères.

Ceci étant, ce garçon devenait riche d'une foi très profonde, éclairant toute sa vie et donnant à toutes choses un sens. Sa règle de vie, c'était la *volonté de Dieu*, manifestée dans les commandements, mais aussi dans les hommes (ceux ayant autorité sur lui surtout) et les événements. Si elle était parfois exigeante, elle n'était pas contraignante car Dieu est Amour. Les épreuves étaient parfois lourdes car la vie était difficile. Mais on savait les accueillir comme une invitation à rejoindre le Christ en croix qui, revêtu maintenant de sa puissance de ressuscité, marche avec ses disciples, leur donnant courage et joie. La mort n'était pas un épouvantail. On la voyait comme un phénomène normal, même si, au cimetière, les femmes faisaient un peu de cinéma lorsqu'on enterrait leur père ou leur mari. Et surtout, dans la foi, elle était perçue comme la porte d'entrée dans ce monde invisible dont Dieu (Père, Fils et Esprit) est le *centre et le soleil*, illuminant de sa clarté les anges et les saints parmi lesquels nous retrouverons nos parents et amis qui sont partis avant nous.

D'une Eglise-refuge...

Si cette vision du monde lui vient de sa famille, elle lui vient aussi de cette communauté plus large qu'est la paroisse ; en particulier de cette ambiance et de ces rythmes qu'elle donne à l'existence par le moyen des temps liturgiques, des fêtes et des manifestations collectives (processions, pèlerinages, missions, etc.). Il suffit de vivre à l'intérieur de cet ensemble pour être imprégné de la foi qui l'anime.

Mais la paroisse n'est qu'une cellule de l'Eglise qui, si elle n'est pas encore partout présente, est en effort pour devenir universelle grâce aux travaux des missionnaires. Et cette Eglise, telle qu'elle lui apparaît aujourd'hui, dérive d'une longue suite de générations qui mettent à sa disposition l'héritage spirituel élaboré au cours des siècles par les Patriarches et les Prophètes et plus encore par Jésus Christ et ses disciples.

A la tête de la paroisse, il y a un curé. Il y représente l'Evêque qui, en communion avec tous les Evêques unis au Pape, est responsable de la mission apostolique confiée

par Jésus au Collège des Douze. Par eux lui est rendu présent le Christ en tant que Tête du corps. C'est pourquoi il est le témoin d'une attitude générale de respect et d'obéissance spontanée par rapport à la Hiérarchie. Et, voyant combien les adultes de cette époque se montrent clairvoyants par rapport aux défauts et aux limites de ces chefs spirituels, il est évident pour lui que cette attitude de dépendance n'est pas signe d'aliénation mais expression d'une foi très profonde permettant de voir en ces hommes, revêtus de faiblesse, une relation historique et mystique avec la succession apostolique et avec le Christ actuellement vivant dans l'Eglise.

D'autant plus qu'il perçoit de manière très vive l'importance de la mission, unique en son genre, confiée par le Christ à l'Institution ecclésiale, héritière des Douze. Elle est chargée de faire aboutir à son terme, conformément au dessein de Dieu, toute vie humaine. Il n'y a de salut que dans le Christ. Et c'est par l'Eglise que ce salut est mis à la portée de chacun.

Et les missionnaires, soutenus par la prière et l'aide matérielle de toute l'Eglise, sont chargés de porter ce même salut à ceux qui demeurent « dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'Islamisme ».



C'est ainsi que voyait (ou entrevoyait) les choses ce petit garçon qui, vers l'âge de 12 ans, après quelque deux années de sollicitation et d'hésitation, parvint à la certitude que le Seigneur l'appelait à coopérer dans l'Eglise à son dessein de salut et que cela exigeait de lui (comme jadis des Prophètes et des Apôtres) un engagement absolu. « Ayant tout quitté, ils le suivirent ».

...à une Eglise-exode

Dès cette époque, au sein de cette Eglise, on se posait des problèmes. Sans doute la société était-elle encore assez unanimement chrétienne pour que l'on dise : « Comment peut-on n'être pas chrétien ? ». Mais on voyait se manifester un combat très violent contre l'Eglise (expulsion des congrégations religieuses, rupture du Concordat, main-mise sur les biens d'Eglise, etc, etc). On commençait à prendre conscience de l'existence de zones déchristianisées non seulement dans les grandes villes mais en certains secteurs ruraux. Et dans le même temps on constatait, surtout en certains diocèses, une diminution très importante des vocations sacerdotales, religieuses et missionnaires.

Mais, si on s'inquiétait, on ne s'étonnait pas. Est-ce qu'il n'en fut pas toujours ainsi ? Ceux qui connaissaient l'Ancien Testament voyaient que, dès le temps de l'Exode, a fortiori au temps de la Royauté, il en fut ainsi. Et si Jésus a été signe de contradiction au point d'être mis à mort, n'est-il pas normal que l'Eglise connaisse le même sort ? Même au temps où l'Eglise faisait du triomphalisme, la pression des faits la maintenait dans la

conviction que sa mission d'annoncer l'Evangile n'était pas achevée et que les « forces du mal » ne sont pas vaincues. Et bien souvent, à cette époque, le triomphalisme n'était qu'une façade, une manière de se libérer d'un complexe de peur en plastronnant ou en jouant de la trompette.

Un itinéraire

Premières étapes

La formation donnée dans les séminaires, jadis, était certainement très déficiente en ce sens que — comme l'ensemble de l'Eglise — elle se voulait immuable dans ses formes. Cependant, grâce à quelques influences plus marquantes, se sont développées en moi un certain nombre d'orientations spirituelles dont je puis apprécier l'importance dans la suite.

Le salut de l'homme est en Dieu seul par Jésus-Christ. Et Jésus-Christ c'est d'abord dans l'Eglise qu'on le rencontre. Et cette Eglise a reçu mission d'appeler tous les hommes au salut et de les guider sur la voie où, à chaque instant, ils pourront puiser aux sources de la vraie vie (Parole et Sacrements) jusqu'au jour où ils seront introduits dans son Royaume.

Les premiers responsables de cette mission sont le Pape et les Evêques. Ils sont, dans l'Eglise et avec elle, une sorte de prolongement de l'Incarnation. C'est pourquoi il ne peut être question pour un chrétien de récuser l'autorité de l'Eglise. Tout en constatant que — parlant par des voix humaines — l'expression peut être maladroite, il sait que, par elle, c'est Jésus-Christ qui l'interpelle : « qui vous écoute, m'écoute ». Se séparer de l'Evêque, c'est se séparer du Christ.

Et voici que, par cette Eglise, l'appel intérieur qui me conviait à participer à sa mission apostolique a été authentifié. Elle m'a consacré et m'a envoyé, revêtu de la « force d'en haut », coopérer à la construction du Corps. C'est pourquoi je ne m'appartiens plus. Je suis avec lui et en lui serviteur de Dieu et de mes frères. Je dois demeurer éveillé et disponible par rapport à ses appels, attentif aux signes de sa présence et de ses vœux, prêt à dire les oui de la confiance et de l'amour qui permettent d'être ouvrier avec Dieu.

De telles dispositions furent singulièrement renforcées lorsque, faisant irruption en moi, le Seigneur me signifiait qu'il me voulait là et lorsqu'il me conviait à accepter cette croix, très précise, qu'il placerait sur mes épaules plus tard. Après de telles interventions, on voit que c'est encore lui qui interpelle à travers tel ou tel (ami croyant ou incroyant, Evêque, etc.) et vous oblige à vous remettre en question et vous éclaire sur ce qu'il attend de vous...

Telle était mon attitude intérieure lorsque j'arrivais à Lisieux en septembre 1941. Et je ne fus pas peu surpris de voir se transformer, en quelques heures, l'attitude d'incertitude dans laquelle je me trouvais en *une incompréhensible espérance*. Et tous ceux qui ont vécu les premières années de la Mission savent à quel point elle fut comme un nouveau printemps, coupé de périodes orageuses il est vrai, en cette Eglise où s'affrontaient des forces de renouvellement très puissantes avec le désir général de sauvegarder inchangés des modes d'être identifiés à l'Eglise.

Nouvelles perspectives

Vers le années 1925-30, une minorité de laïcs et de prêtres prennent conscience de ce fait : *finie la chrétienté — Un monde païen existe*. Des hommes y naissent et y grandissent. Et ce monde païen a conscience d'être un humanisme c'est-à-dire une voie de salut pour l'homme : la seule voie de salut. Ceux qui optent encore pour le salut de l'homme par Dieu aboutissent à une aliénation. La seule option libératrice est celle du salut de l'homme par l'homme.

Ceci étant, trois questions se posaient :

a) D'abord celle-ci, de caractère théorique. S'il n'y a de salut que par Jésus-Christ et l'Eglise, qu'en est-il du *salut de ceux qui naissent et meurent dans l'ignorance de cette voie ?*

La question n'était pas nouvelle. Mais elle se posait avec une acuité nouvelle. Pendant longtemps le monde païen ne fut perçu que comme une frange entourant le monde chrétien. On pouvait penser que, très vite, le zèle des missionnaires résoudrait le problème. En attendant, on pouvait confier à la miséricorde de Dieu ces hommes que l'on considérait le plus souvent comme vivant dans un état infantile.

Mais avec ce paganisme positif, aux prétentions universelles, on était contraint de chercher une autre solution. Sans doute l'Écriture nous dit que Dieu ne fait acception de personne (Actes 10/34), qu'il veut que tous les hommes soient sauvés (1. Tim. 2/4) ; mais aussi que ce salut ne peut être que par Jésus-Christ (Actes 4/12) et l'Eglise (Ephés. 2/19-22). Mais comment ? Vatican II a soulevé un coin du voile cachant ce mystère en indiquant les diverses catégories d'hommes pouvant appartenir au peuple de Dieu (Lumen Gentium 14, 15, 16). Malgré tout, demeurait sans réponse la question du comment.

b) Désormais, *il n'est plus nécessaire de traverser les mers pour être missionnaire*. La France est devenue pays de mission. Et tous les pays jadis chrétiens et ceux que l'on dit être « en voie de développement », le deviennent progressivement. Qui donc va « partir » vers ces « terres » nouvelles pour y annoncer Jésus-Christ ? Certains proclamaient vers les années 1925/35 : « Les apôtres des ouvriers seront les ouvriers... ». Et, de ce fait, se développait un laïcat conscient de ses responsabilités apostoliques dans l'Eglise. Cela suffit-il ? Pour que l'Eglise soit fondée en quelque secteur nouveau, ne faut-il pas que les hommes

soient rassemblés dans la foi au Seigneur Jésus rendu présent sous le signe de l'Eucharistie ?

Il faut donc des prêtres. De là les prêtres ouvriers. Mais est-ce suffisant ? Ne faut-il pas un engagement de toute l'Eglise ?

c) D'autre part, comment prêtres et laïcs vont-ils être missionnaires au sein de ce nouveau paganisme ? Au début, tant du côté de la JOC que des prêtres ouvriers, les résultats furent extraordinaires. Que de *fioretis* on aurait pu recueillir ! Mais assez vite on dut convenir que la tâche était beaucoup plus dure qu'on ne l'avait cru au départ. Et ceci d'abord en raison de l'incompréhension de l'ensemble du peuple chrétien. Si la JOC reçut très tôt une franche approbation de la part de Pie XI, elle dut, pour avoir droit de cité dans les paroisses, combattre si longtemps qu'elle en a gardé un complexe d'agressivité. Et pour les prêtres ouvriers, il fallut très longtemps pour faire admettre ces vérités qui aujourd'hui nous paraissent élémentaires :

— que si ce monde païen est le fruit d'une nouvelle civilisation, l'Eglise doit l'assumer car si elle ne s'enrichit de ses valeurs, elle ne sera pas pleinement catholique. Et si elle ne lui apporte pas le salut de Jésus-Christ, les espérances qu'il porte en lui risquent de s'évanouir ;

— que si ce monde païen tend à devenir universel, c'est dans la classe ouvrière qu'il est le plus virulent. C'est là, en effet, que, sous l'influence du marxisme, il lance son défi le plus radical à l'Eglise et, à travers elle, à Jésus-Christ et à Dieu ;

— que pour entrer en dialogue vrai avec un peuple il faut s'indigéniser : ce qui signifie, quand il s'agit du monde ouvrier, qu'il faut partager la condition ouvrière.

Est-il sûr qu'aujourd'hui encore ces vérités soient universellement admises ?

De cette incompréhension nous sont venus les moments les plus difficiles de notre existence. Et cependant, malgré ces déceptions, il ne pouvait être question de rompre le lien nous unissant à l'Eglise. Si nous n'étions pas envoyés par elle, quelle signification pouvait avoir notre présence et que pouvions-nous apporter à ce monde pour son salut ?

« Les sauvages convertissent les missionnaires »

Mais, dans le temps où nous souffrions de ces réticences, les prêtres au travail faisaient l'expérience de l'imperméabilité et de la séduction de ce nouveau type de paganisme. Comme l'ensemble de l'Eglise, ils ignoraient à peu près tout de lui. L'apologétique qui leur avait été enseignée les portait à croire que ces hommes, vivant loin du Christ, ne pouvaient être autres que ces païens dont St Paul nous fait le portrait (Rom. 1/18-32). Or voici qu'ils découvraient une humanité souvent très saine, riche de beaux types de militants et, chose inattendue, de valeurs typiquement évangéliques. Par ailleurs, de tous côtés ils dé-

convenaient l'injustice et bien souvent, quand ils remontaient aux causes, ils trouvaient des chrétiens. Et, en même temps, ils voyaient ce peuple aliéné se dresser debout, grâce à ses militants, pour les luttes de libération qui lui permettraient de vivre épanoui. Que pouvait-il donc attendre de l'Eglise ? Ne la voyait-il pas souvent agir comme l'alliée du capitalisme ? Et ne fallait-il pas, pour qu'il puisse accueillir son message, que d'abord soit acquise sa libération temporelle ?

C'est ainsi que, pour quelques-uns, il y eut progressivement et inconsciemment, substitution, au sein de leur conscience, de la foi en la libération de l'homme par l'homme, à la foi en la libération de l'homme par Dieu.

Et c'est ainsi que, selon une boutade de Teilhard de Chardin (boutade cachant une grande tristesse) l'on vit pour « la première fois dans l'histoire de l'Eglise, les sauvages convertir les missionnaires » (1). Il voyait trop clairement à quel point ces prêtres étaient victimes, non seulement d'une espèce d'indifférence générale, mais des insuffisances dont souffrait l'Eglise à cette époque, au plan théologique ; de ces mêmes insuffisances dont il avait pâti lui-même.

Alors la question se posait de manière urgente et anxieuse : comment mener à bien la mission confiée au sein de ce monde païen qui tend à envahir le monde entier ? Le problème apparaissait si complexe à celui qui le posait avec sérieux, qu'il craignait de se laisser hypnotiser par tel ou tel aspect au point d'en oublier l'essentiel. Où trouver une foi assez lucide et ardente pour surmonter les séductions de ce paganisme si conscient de sa force et pour se communiquer à ceux qui, sans le savoir peut-être, en ont tellement besoin ? Ste Thérèse de l'Enfant Jésus n'avait-elle pas un message pour nous à cet effet ? N'était-ce pas pour cela que le Cardinal Suhard avait, par intuition, voulu fonder, près de son Carmel, le séminaire de la Mission de France ?

Un guide : Thérèse de l'Enfant Jésus

Comment nous a-t-elle accompagnés ?

N'est-ce pas au moment de son existence où elle vécut une longue nuit de la Foi (5 avril 1896 - 30 septembre 1897) alors qu'elle se mourait à petit feu de la tuberculose, souffrant bien souvent atrocement ? (2).

Par la nuit de la Foi

Sans doute trouvons-nous là un modèle de réaction par rapport à la séduction de l'incroyance. Mais à ne voir les choses que dans cette perspective, on rétrécit considérablement son témoignage. Pour en percevoir toute la signification, il faut situer ce moment

(1) Voir : « Un prophète en procès : Teilhard de Chardin », par René d'Ouinco ; 1 p. 259.

(2) Voir « Manuscrits autobiographiques » (Ed. Carmel de Lisieux) pp. 250-255 et « Derniers entretiens ».

dans le contexte général de sa vocation, considérée dans toute son ampleur. Cela m'apparaît d'autant plus nécessaire que, si cette sainte fit l'expérience de l'incroyance, ce n'est pas parce que — comme tel chrétien ou prêtre — elle a cédé à la séduction des rationalismes de son temps, mais parce que le Seigneur lui a donné, comme à d'autres mystiques, en raison de sa mission, de passer par la nuit de la foi.

C'est pourquoi son expérience est-elle valable pour tous. J'en suis d'autant plus convaincu que, si le monde moderne m'a posé des questions fondamentales, il ne m'a jamais séduit. Pourquoi ?

Autant que je puisse m'en rendre compte, c'est en raison de deux convictions venant de deux sources différentes :

— Tout d'abord, la certitude de foi que le *salut de l'homme n'est pas en l'homme mais en Dieu*. Cette conviction s'enracinait dans la vision du monde acquise dès mon enfance et sans cesse méditée et approfondie. Il m'était impossible de penser autrement. Et les réflexions poursuivies de 1942 à 1952 ne faisaient que renforcer cette conviction. Il était tellement évident pour nous que le monde moderne n'était qu'un type nouveau de civilisation que l'Eglise a mission d'évangéliser comme elle a toujours tenté de le faire chaque fois qu'elle rencontrait quelque nouvelle « terre ». Et c'est pour cela que les réticences par rapport aux démarches qui nous paraissaient nécessaires à cet effet nous faisaient tant souffrir. Elles nous semblaient être, de la part de l'Eglise, une infidélité à la mission confiée par Jésus (Mathieu 28/18-20).

— D'autre part, la certitude rationnelle, fruit de ma méditation philosophique, que, comme le dit St Augustin : « le cœur de l'homme sera sans repos jusqu'à ce qu'il trouve son achèvement en Dieu ».

Le monde moderne est très grand en raison de ses connaissances scientifiques et de ses capacités techniques. Il sait une foule de choses (que jusque-là on ignorait) sur l'homme et ses déterminismes biologiques et psychiques. Mais il ignore ce qu'est l'homme. C'est pourquoi j'étais persuadé qu'il décevrait. Aussi ai-je éprouvé une très grande joie lorsque, en mai 1968, je vis toute une jeunesse se lancer dans la contestation d'une société née de la science et de la technique sans autre perspective que la multiplication des biens de consommation.

Enfin, on allait pouvoir contester le monde moderne sans paraître antédiluvien (3). Mais en même temps, il fallait l'assumer puisque, étant l'expression d'un nouveau type d'homme, il a sa place dans l'Eglise et besoin d'être baptisé pour être « sauvé ». Mais comment ?

(3) Voir Jean ONIMUS : « L'asphyxie et le cri » (Déclée de Brouwer).

Par le don de l'amour

Pour voir, dans toute son ampleur, la vocation de Ste Thérèse il faut au moins essayer d'en saisir le développement entre ce qu'elle appelle sa conversion (Noël 1886) et cette nuit de la foi prolongée du 5 avril 1896 à sa mort (4).

Au temps de son adolescence, à la veille de ses 14 ans, alors qu'elle vit, prisonnière de ses scrupules et de ses complexes psychiques, voici que dans la nuit de Noël, d'un coup, *par pure grâce, elle devient adulte*. Et c'est Jésus, dont on célèbre la naissance à Bethléem, qui lui accorde une telle faveur. Ce n'est pas étonnant d'ailleurs. S'il est venu habiter parmi nous c'est pour faire de nous des dieux. Mais à tant d'amour, ne faut-il pas répondre en lui donnant tout ?

Peu après, elle découvre que ce Jésus, si on lui donne tout, peut faire d'un criminel comme Pranzini un fils de Dieu. Ne suffirait-il pas, pour qu'ils soient tous sauvés, qu'elle se tienne auprès de la croix pour recueillir et répandre sur eux le sang du Christ qui coule de ses blessures ?

Pendant son pèlerinage à Rome, elle s'aperçoit que les prêtres qui devraient être le sel de la terre sont des hommes faibles et fragiles. Voilà que désormais sa vocation est claire : Entrer au Carmel afin de prier pour les prêtres et pour les pécheurs. C'est dans cet esprit que le 9 avril 1888, à 15 ans et 3 mois, elle franchit la porte de la clôture, décidée à ne rien refuser au Bon Dieu et à faire de la plus humble de ses actions un geste d'Amour. Vivant de cet esprit, elle acquiert progressivement la certitude que le Seigneur l'appelle à s'identifier à lui en s'ouvrant à la plénitude de son amour afin que cet amour puisse, par elle, se répandre dans le monde entier et y accomplir son œuvre de salut. De là son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux (9 juin 1895). Mais la prise de conscience de cette vocation ne nous devient manifeste que par sa lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur (8 septembre 1896). Après avoir dit son désir d'être tout à la fois Carmélite, prêtre, prophète, docteur, missionnaire, martyr, elle ajoutait : « Comment être tout cela... J'ai trouvé : Dans le cœur de l'Eglise, ma mère, je serai l'amour... Ainsi, je serai tout » (5).

Une telle vocation, aux horizons si illimités, ne pouvait guère se réaliser qu'au Carmel ou du moins en quelque lieu où elle pourrait vivre en épouse de Jésus absolument fidèle jusqu'à la mort, n'ayant d'autre souci que de s'ouvrir à la plénitude de son amour. C'est ainsi seulement qu'elle pensait être avec Jésus, dans la toute-puissance de l'Esprit, l'apôtre des apôtres (tous) et le salut des pécheurs.

Pour elle, en effet, aimer c'est partager totalement les soucis de Jésus concernant son Eglise avec sa mission de salut dans le monde entier, et c'est être disponible pour tout ce qu'il veut à cet effet. « Père, non pas ma volonté mais la tienne ». C'est pourquoi « j'aime tout ce que le Bon Dieu m'envoie » pourvu qu'ils soient tous sauvés. « C'est ce qu'il fait que j'aime ». Même dans la nuit la plus opaque où il lui semble n'avoir plus la foi ; où elle partage le sort de ses frères incroyants et peut dire en son nom et en leur

(4) Voir J.F. Six : « La véritable enfance de Thérèse de Lisieux » Chapitres 10, 11, 12.

(5) Manuscrits autobiographiques, p. 229.

nom : « Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs » mais il lui reste l'espérance (absolue, inconditionnelle) et l'amour qui donne tout, en acceptant tout ce qu'il veut et voudra. « Père me voici entre tes mains, totalement remise pour tout ce que tu veux, sûre de ton amour, sûre de la puissance invincible de ton amour ».

Avec Marie au pied de la croix, elle est, dans l'unique Médiateur, médiatrice de toutes grâces, parce que toute offerte à ce qu'il veut pour le salut du monde.

Par la connaissance amoureuse : la contemplation

Si maintenant, nous revenons à tous ces problèmes qui nous étaient posés, il est vrai que leur solution exigeait un gros effort de réflexion théologique et l'acceptation, au plan pastoral, de patientes recherches, de pénibles tâtonnements et de douloureux échecs, mais aussi que vienne le Concile et tout ce qu'il rendait possible et préparait et qui ne sera jamais fini. Mais elle requerrait plus encore la participation à l'esprit contemplatif de *S^{te} Thérèse*.

Qui dit contemplation ne dit pas d'abord aptitude à faire de longues prières ; mais conscience vive que le salut de l'homme a son principe dans l'amour du Père et que cet Amour, pour agir, peut procéder de mille manières : par le biais de l'apostolat, du service des malades et des pauvres, du combat pour la justice mais aussi de manière silencieuse et cachée ; et que la puissance maximale de son rayonnement dérive de ceux qui sont tellement identifiés à Jésus qu'ils sont rendus partout présents avec lui, coopérant à son œuvre de salut.

En conséquence, pour agir efficacement, il faut être enraciné profondément dans l'Eglise, Corps du Christ et communion des saints, accueillant avec cette multitude de frère l'Amour que Dieu, par elle, veut déverser sur le monde pour l'accomplissement de son dessein. Car c'est toujours l'Amour qui sauve. Mais il peut, pour opérer, se servir tout aussi bien et souvent plus efficacement des tout petits que des fortes personnalités et des intelligences géniales ; de ceux qui sont cachés dans la cellule d'une carmélite que de ceux qui partent au bout du monde. L'essentiel est dans leur ouverture et leur disponibilité à l'amour. Mais, là où est l'amour, là est nécessairement la croix, car, inévitablement, dans notre monde pécheur, l'amour est contredit. Il l'est par le jeu des événements où toujours, de quelque façon, se dissimule l'influence du mal et par les volontés humaines qu'inspirent l'égoïsme et l'orgueil ou des règles de conduite dérivant d'une autre sagesse que celle de l'Évangile. Mais il arrive aussi que le Seigneur, afin que ses envoyés soient totalement livrés entre ses mains, intervienne à sa manière, au fond des cœurs, pour qu'en eux la foi, l'espérance et la charité soient complètement purifiés. *Et ce sont les nuits*.

Alors ceux qui sont aux prises avec de telles difficultés ne peuvent pas ne pas interpellé Dieu comme le firent, au cours des siècles, tous ceux que la rencontre avec le mal déconcertait ou révoltait (Pourquoi Seigneur ? Pourquoi ? Je voudrais comprendre) ; ou comme le fit le Christ en croix qu'annonçait d'ailleurs le « Serviteur de Yahvé » (« Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? »).

Es-tu toujours au cœur de cette institution ?

C'est par ce biais que, personnellement, j'ai essayé de rejoindre Ste Thérèse. Au cours de cette longue période où les déceptions se sont succédées et parfois accumulées, il était impossible de ne pas crier vers Dieu. Pourquoi cette incompréhension des responsables de l'Eglise et ce manque d'ouverture du monde Chrétien ? Es-tu toujours au cœur de cette Institution et de cette communauté ? Ne s'est-elle pas transformée en une nouvelle synagogue qui rejette les prophètes et ne comprend ni les signes des temps ni les exigences de sa mission ? Et pourquoi tant d'impuissance chez les messagers de l'Evangile et tant de faiblesses en face des séductions du monde ? N'es-tu plus fidèle à ta promesse : je serai avec vous ?

Mais au sein du désarroi et de la souffrance, celui qui aime cherche à comprendre le jeu que joue le Seigneur. Celui qui aime sait qu'il est aimé et, qu'en fin de compte, il n'est pas abandonné et que tout cela doit avoir un sens. Il cherche donc le sens. Petit à petit il découvre que ses projets ne peuvent être identifiés au dessein de Dieu ; que ses pensées, si profondes soient-elles, ne peuvent être celles de Dieu. Or c'est Lui qui est l'architecte et le constructeur. Pour être ouvrier avec lui il faut se faire tout petit, accepter qu'il croisse et que je diminue. Il découvre aussi que le Seigneur est toujours là présent et agissant. Il ne le voyait plus. Il se croyait abandonné. Et voici qu'apparaissent, au sein de la nuit, des points lumineux, signes de sa présence. Ce fut, par exemple, au moment où beaucoup désespéraient, la Constitution Apostolique de 1954 permettant un nouveau départ. Ce fut, plus encore, Vatican II amenant dans l'Eglise des transformations qui, hier, semblaient impensables. Ce fut un nouvel envoi de prêtres dans le monde du travail et Paul VI « le prisonnier du Vatican » pressé par la foule de Jérusalem et sa rencontre si poignante avec le patriarche Athénagoras etc... etc.. Enfin l'Eglise ne ressemble plus à un ghetto. Elle est réellement en mouvement vers le cœur du monde. Le Pape lui-même entre dans la foule.

Mais il restera toujours vrai que la coopération de l'homme au salut de Dieu, si elle doit être action apostolique et caritative, doit être par dessus tout, offrande de tout son être à l'Amour miséricordieux et disponibilité à ce qu'il exige concrètement de chacun. Et parce que l'Adversaire, le Prince de ce monde, sera toujours en travers du chemin, le dernier mot devra toujours être celui de Jésus en croix : « Père, je remets tout entre tes mains » ; et mon salut personnel et le salut du monde. Toujours le oui de la confiance et de l'Amour ; mais, dans la nuit de l'échec le plus radical, en même temps que dans la certitude que Dieu est amour et que celui qui se confie en lui ne sera pas confondu (6).

J'espère n'avoir pas trop trahi Ste Thérèse et avoir été objectif en confrontant mon expérience à la sienne.

(6) Si nous avions été plus attentifs à Ste Thérèse nous aurions certainement été plus lucides et plus fermes. De même si nous avions accueilli avec plus d'ouverture le témoignage de Madeleine Delbrel. Il est vrai que ce témoignage ne fut pleinement explicité que postérieurement à ses passages à Lisieux ; quand parurent « Ivry ville marxiste » réédité sous le titre : « Ville marxiste terre de mission » (Foi vivante) et « Nous autres gens des rues » (Livre de vie).

Conclusion : Prière du temps présent

1) *L'homme est fait pour prier comme l'oiseau pour voler.* Puisque Dieu est en permanence la source de son être, il ne peut que goûter une joie profonde en se recueillant dans la contemplation de celui qui amoureusement le fait être.

Et cependant l'homme n'aime pas prier parce que tout l'en distrait : ce bruit de voix autour de lui qui sans cesse fait pénétrer en sa conscience des impressions, des pensées, des désirs qui n'ont rien à voir avec Dieu ; les joies et les soucis relatifs à sa famille, sa profession, la cité ; l'atmosphère intérieure dans laquelle il vit et qui est faite de ses humeurs et de tout ce qui pénètre en lui et modifie ses humeurs etc...

C'est pourquoi si certains prient plus ou moins et toujours laborieusement, d'autres ne prient jamais ou rarement. Ils travaillent dans le but de bâtir un monde meilleur pour eux ou pour tous ou simplement de gagner leur vie. Ils se délassent quand ils peuvent. Ils souffrent ou sont dans la joie. Cela suffit à remplir leur vie.

2) Si j'en juge d'après l'expérience que j'ai essayé de relater, la prière est essentiellement une vie vécue dans la foi ; une vie caractérisée par le souci de discerner les signes de la présence et des vouloirs de Dieu dans l'existence quotidienne et d'y répondre avec confiance et amour. Moyennant quoi, on est en *permanence ouvrier avec Dieu pour l'accomplissement de son dessein*. En d'autres termes, la prière est affaire de vie théologique.

C'est pourquoi elle est si difficile. Si la vie théologique nous est donnée dès le Baptême, ce n'est qu'en germe. Il faut qu'elle grandisse pour donner à notre vie d'être prière permanente. C'est afin d'assurer cette croissance que, jadis, chez les moines et les ermites, avait été distribué au long des journées un ensemble d'exercices spirituels : oraison, lecture de la Parole de Dieu et d'auteurs spirituels, visite au St Sacrement, examens de conscience ; sans compter la messe et les heures de l'office divin. Ainsi constamment l'esprit était ramené vers Dieu et mis en mesure de voir tout dans sa lumière en même temps que de faire son bon plaisir.

C'est dans cette tradition que les réformateurs du clergé après le Concile de Trente, s'efforcèrent de faire entrer les prêtres. Si la formule fut heureuse pendant longtemps, elle devint impossible avec le développement de la vie citadine et le rythme imposé par la vie moderne.

3) Et cependant pour que se développe en nous la vie théologique il faut des exercices. Si le cadre, jadis classique, est anachronique, il faut trouver autre chose. Et pour cette recherche, l'expérience passée demeure normative. Puisque les « cadences » qui nous sont imposées et les sollicitations qui nous assaillent risquent de nous faire perdre notre identité spirituelle en même temps que le sens de Dieu, il nous faut *absolument trouver des temps de recueillement, de fréquence et de durée diverses*.

Et pour qu'ils ne soient pas vides et décevants, il nous faut les remplir par une vraie recherche de Dieu, dans l'humilité (me voici, Seigneur pauvre et misérable. Ne me

cache pas ta face) et la certitude qu'il nous aime (d'un amour éternel) et que nous avons absolument besoin de lui. Dans cette recherche il nous faut prendre appui sur sa Parole et sur les sacrements de l'Eglise ; nous aider de l'expérience des maîtres spirituels mais aussi du dialogue avec ceux qui, comme nous, tâtonnent.

Enfin il faut savoir persévérer *malgré l'absence de goût* et de chaleur, nous fondant sur cette raison que Jésus lui-même a prié (en particulier aux moments importants de sa vie) et nous a demandé de toujours prier, sûrs que le Père nous aime et toujours accueille nos requêtes. Dans une existence comme la nôtre, la *prière est nécessairement un combat*. Mais à celui qui persévère, petit à petit, il devient clair que prier est tout autre chose que demeurer fidèle à des exercices, et demander ceci ou cela. C'est réactiver et faire croître ces capacités qui nous ont été données au départ (foi, espérance et charité), prendre conscience d'une Présence mystérieuse au cœur de notre être en même temps qu'au centre de toutes choses, nous faire accueillant et disponible par rapport à ses appels et par là œuvrer avec celui qui est l'unique sauveur. « Mon Père travaille jusqu'à présent, et moi aussi je travaille ». (Jean 5-17).

Un petit prêtre de rien du tout

J.-M. Ploux

Vous me demandez de dire un peu comment je prie, je ne peux faire mieux que détacher quelques lignes que j'écrirai au long des jours quand « ça viendra ».

3 février.

Je viens de déménager : où j'étais avant j'étais réveillé tôt le matin par l'appel à la prière qui tombait sur la ville du haut des mosquées, ici c'est par le train.

Rien n'allait bien aujourd'hui, le ciel était gris, les cours ont tourné en rond. Quand le travail ne marche pas, lui qui est le seul biais par lequel je puisse être reconnu ici comme homme, alors je me redemande ce que je fais dans ce pays. La prière de ce soir ? grise et froide, comme le reste.

4 février.

Par la prière se tenir sur la frontière, jusqu'au bout de sa vie, et derrière ce pays inconnu de la rencontre du Dieu Vivant.

6 février.

Une journée comme tant d'autres où le travail en son aspect technique dévore l'essentiel des

heures, où l'échange humain reste imprécis, imperceptible et furtif, où la prière trouve sa place dans ce qui reste. Je pourrai me consoler en disant que Dieu reste au cœur de ma journée... c'est même un peu vrai ! mais il me semble qu'il faudrait davantage inscrire en soi-même cette attente de Dieu, dont je parle si souvent, par un peu plus de temps perdu devant Lui : j'en reste incapable. Souvent la prière m'ennuie.

7 février.

J'ai appris des frères de l'Islam cette attitude dépouillée de la prière, **CETTE NUDITE QUI SEULE NE TRAHIT PAS DIEU.**

Il y a aujourd'hui des eucharisties, des prières qui sentent tellement le frelaté, le trafiqué : les autres neuves sont pour le vin nouveau.

8 février.

Je me sens plus proche aujourd'hui d'hommes de l'Islam ou d'hommes athées qui vivent la vérité de leur condition d'homme dans une dure lucidité sur eux-mêmes, que de biens des frères chrétiens. Ces hommes et ces femmes qui ont entrepris le voyage des profondeurs par l'analyse, ceux qui ont entrepris de démasquer une société oppressive, exploiteuse des pauvres par la force ouverte ou déguisée dans l'économie.

Ces hommes et ces femmes qui renoncent à eux-mêmes dans la lutte révolutionnaire, ces hommes et ces femmes qui ont rejeté l'image d'un Dieu tellement liée à nos subterfuges qu'elle cautionnait l'étouffement de l'homme. Je me sens aujourd'hui beaucoup plus qu'hier leur frère. Dans la prière je partage avec eux cette sourde inquiétude, cette insatisfaction foncière. Je crois que par delà ce sursaut de l'homme nous allons vers **CE DIEU TOUT AUTRE** que nous ne connaissons pas mais dont nous pressentons le visage par le témoignage de Jésus.

9 février.

Dans mon enfance j'ai été comblé de la grâce de Dieu et aujourd'hui encore, si aride soit le chemin, je vis dans un bonheur et une joie indicibles.

Je suis prêtre par l'Esprit que Jésus nous envoie d'auprès de Dieu, **UN PRETRE SAUVAGE, SANS COMMUNAUTÉ CHRÉTIENNE.** (En un an j'ai célébré trois fois la messe dans une communauté : six personnes !) un prêtre pour un peuple qui n'en attend pas, un prêtre pour des gens d'une autre religion, ou en dehors de toute religion. Un prêtre gaspillé si l'on veut, si l'on pense aux foules chrétiennes d'autres pays ; un prêtre pour rien, pour l'amour de Dieu, simplement, un petit prêtre de rien du tout : pour témoigner de l'amour de Dieu dans la différence, un prêtre pour faire éclater le cadre étroit des idées de l'homme, des religions de l'homme, des commodités de l'homme : un prêtre pour la liberté !

Vivant sur cette étroite frontière, entre ce pays d'où je suis déjà parti et celui-ci où je ne suis pas encore arrivé, entre ce pays d'où je ne partirai jamais totalement et celui-ci où je n'arriverai jamais totalement, je vis une **PRIÈRE INSTABLE**, la prière d'une foi où les chrétiens de France auraient déjà peine à se reconnaître et où les musulmans s'étonnent parfois de rencontrer des accents familiers et où des incroyants entendent aussi quelques fois leur cri. **UNE PRIÈRE HEURTEE ET BRINQUEBALANTE**, tellement liée à ma sensibilité qu'elle est malade avec elle et qu'elle ressuscite avec les journées de renouveau : à cause d'un regard, d'un signe ténu de compréhension, à cause

de la profonde joie qui naît en moi à la vue d'une intelligence qui prend son plein vol, à cause d'un sourire ou d'un gamin qui dévore une orange. C'est de l'inconstance peut-être. Je suis pris tout entier par les hommes que je rencontre sur mon chemin, avec eux je suis malheureux en entier, avec eux je suis heureux en entier, alors ma prière est peut-être un peu la leur.

10 février.

Je prie quand ça me chante, où « ça » signifie quoi exactement ? L'euphorie d'un corps en bonne santé, la paix de l'esprit, la joie du beau temps... bien sûr. Pourquoi non ? cela fait partie de l'homme et puis il ne faut pas trop attacher d'importance à la prière : ce ne sont que des mots. Oui, mais des mots de l'homme.

11 février.

Je vis seul en milieu étranger. Maintes fois interrogé, j'ai eu l'occasion d'expliquer, comme je pouvais, ce qui fait le fond de ma vie. Ai-je une fois, une seule, été vraiment entendu ? Tout paraît étrange et étranger. Nous sommes différents, tellement différents... Dans cette tentative pour aller vers d'autres j'ai perdu et je perds encore des appuis, des sécurités. Cela éclate un jour tout soudain : ce qui était naturel jusqu'alors, ce que je n'avais jamais songé à remettre en cause, et quand bien même je l'aurais voulu, ce que je ne pouvais pas suspecter tellement cela allait de soi, un beau jour se révèle fissuré, miné dans ses bases. La situation matérielle et humaine dans laquelle je vis a transformé ma vision du monde, ma vision de l'homme, ma vision de Dieu. **PLUS RIEN N'EST COMME AVANT** et je ne sais pas où je vais. Faut-il alors regretter cette situation ? Non, je ne crois pas. Je n'en fais pas non plus un idéal, bien loin de là, mais elle m'aura ouvert les yeux sur bien des choses que je ne voulais ou ne pouvais pas voir. Personne ne peut faire l'économie d'une purification de la foi, d'une critique de sa vie, c'est bien difficile et il faut y être contraint pour accepter de passer par là.

Seul je célèbre l'eucharistie. Il faut résister à la tentation du laisser-aller : un peu de vin et un peu de pain sur la table de travail. Sans doute y mettrai-je encore un sens !! mais cela m'ennuie. J'aime préparer une table qui évoque un peu la fête et qui fasse un peu rupture avec ce monde captivant qui nous retient captif. A cette eucharistie il me semble que j'attends toujours quelqu'un : comme un voleur, un jour peut-être il viendra ?

12 février.

C'est ici que les questions posées par Marx et Freud seront devenues mes questions. Il y a quelque chose d'étrange à cela : il a fallu passer la Méditerranée, vivre ici en étranger et en minorité pour sortir de l'inconsciente forteresse dans laquelle je me tenais quel qu'ait été avant mon désir d'ouverture. Vivre à l'étranger au contact permanent d'une culture fondée sur d'autres bases que la nôtre m'a rendu étranger à toute une part de ce qui fut moi-même. Quand je parle de frontière je devrais dire pour être vrai que CETTE FRONTIERE S'EST GLISSEE EN MOI et que je ne saurais aujourd'hui la dessiner clairement. Je me souviens avoir dit et écrit qu'il fallait inventer l'expression de la foi dans une autre culture, cela reste vrai mais il faut aller bien plus loin, reprendre, et en soi-même et dans l'Eglise, la quête essentielle d'un visage de Dieu irréductible à nos certitudes, aux formulations théologiques, au revêtement idéologique — s'il n'est que cela — de la foi. Le problème des formes de la prière, des mots, est important. L'essentiel véritable reste au delà ou en deça des mots.

13 février.

Aujourd'hui un vent du sud, chaud et chargé de sable souffle sur la ville : un vent du désert tout proche. Il me rappelle les mois passés là-bas durant mon service militaire : un pays de pierres sonores et d'ombres dures et austères, d'herbes imprévues. J'y ai trouvé des silex taillés... C'est un pays biblique où l'eau des séguia rend leur

vraie jeunesse aux promesses de Dieu. Là j'ai découvert la prière révoltée des prophètes et cette immense quête de Dieu.

En songeant aux heures de prière où j'ai été heureux, enfant, à cette prière forte et joyeuse des frères cisterciens, à la simple allégresse de Taizé et aussi à cette prière de nuit à la mosquée de M. je me dis qu'elle est faite de sensibilité et de tenacité. L'une et l'autre me remuent profondément. Ce doit être un peu ça que Taizé appelle LA FETE A L'INTIME DU COEUR : un peu de soleil pour éclairer une route souvent bien monotone.

Je ne crois pas que je rencontre Dieu, mais j'ai la certitude qu'il est là tout proche, à deux pas devant moi, et je vais vers lui en tendant les bras, avec quelle impatience !

La rage de l'humanité à abolir les distances où qu'elles soient, cette peur de la solitude et ce désir fou d'être ensemble pour taire le mystère d'une soif qui devrait nous saisir au vertige.

14 février.

Dieu « bouche-trou » ? Pas le moins du monde. N'attendons pas de Dieu qu'il vienne combler ici-bas ce manque d'être dont nous souffrons, pas plus qu'il ne vient remplir les trous de savoir laissés par l'ignorance des hommes. La satisfaction morose de s'adresser à Dieu pour s'exprimer à soi-même ? même pas.

IL FAUT APPRENDRE A MARCHER DEBOUT dans ce désert derrière une colonne de feu qui toujours nous précède et sans fin se dérobe.

Au bout de ma prière il n'y a rien. Ce sont des mots jetés dans le vide, pas des paroles en l'air mais des paroles en porte-à-faux, une espérance balbutiée.

Je reste confondu souvent par la légèreté avec laquelle nous parlons aujourd'hui de la rencontre de Dieu ou du Christ. Ils sont découverts dans les autres, au travail, dans le monde, au cœur de l'histoire, dans les événements. Je dois confesser que ces rencontres me sont étrangères et que je ne comprends pas ce que cela veut dire. Et si j'ai

dit pareille chose un jour, qu'avais-je donc dans l'esprit à ce moment là ? J'entends bien plutôt le cri des Ecritures : Nul ne peut voir Dieu sans mourir. La rencontre de Moïse et du Dieu vivant, il faut avouer que cela a une autre allure !

IL FAUT REAPPRENDRE DE L'ISLAM, LA DISTANCE. Vivant au milieu de ce peuple, ces choses s'imposent à moi.

15 février.

Plus nettement peut-être, la rencontre de l'Islam vécu par les gens, celle d'hommes qui axent leur vie sur l'homme et sa transformation historique ou scientifique, m'ont contraint à regarder en face la réalité de ma foi, à aller voir ce qu'il y avait sous les mots qui revenaient si souvent, si quotidiennement dans mes expressions et dans mes prières.

J'y apprends chaque jour un peu plus la pudeur pour parler de ces choses-là, et encore plus peut-être une certaine sorte de courage et d'honnêteté. Je ne veux pas meurtrir ceux qui pensent ou parlent autrement, simplement, je ne puis plus, en conscience, entrer dans ces expressions qui donnent à penser que nous avons Dieu sous la main ou que par l'Incarnation ce Dieu invisible serait aujourd'hui atteignable et connaissable dans ces réalités terrestres que sont nos expériences personnelles, notre vie psychique, les autres hommes ou bien l'histoire. Il y a là un abus de confiance ou un abus de conscience.

Alors où, Dieu ? ah ! je n'en sais rien.

Il me semble au contraire que Dieu est celui vers qui nous allons, celui que nous pressentons à peine au détour furtif de notre existence. Ni le Dieu des ruisseaux et des champs, ni celui que nous atteignons au terme de l'Evolution, encore bien moins celui qu'on trouverait en soi-même. **C'EST TOUJOURS LE DIEU CACHE**, Dieu qui se dérobe sans fin et que nous n'expérimentons jamais mieux que dans l'insatisfaction d'une prière qui reste souvent dure et parfois vide. Ce Dieu que Job a vu de ses yeux (!) quand il a accepté... de ne rien voir. Le même que Moïse voit de dos au delà des éléments terrestres qui traduisaient d'habitude

les théophanies, enfin Celui que le Christ a rencontré dans l'exaltation de sa croix au cœur du total abandon.

J'ai peur que nous nous satisfaisions un peu vite et pour la grandeur de l'homme et pour la grandeur de Dieu, de ce que nous appelons nos rencontres de Dieu ou du Christ Ressuscité.

16 février.

Je ne crois pas avoir la mentalité doloriste et je ne puis dire que je souffre du silence de Dieu, c'est peut-être pire, cela ne me fait rien.

17 février.

J'ai toujours hésité entre la vie de moine et la mission, je devrais être comblé puisque je suis contraint de vivre les deux, mais pas du tout comme je l'imaginai. Ma vie : une vie au far-west de la foi où tout l'effort est marqué par une attention pour ce qui est interrogation fondamentale de l'homme. Du moins cela voudrait être ça. La perméabilité aux questions, aux recherches, aux découvertes des hommes de notre temps ouvre en nous des brèches salutaires si nous vivons dans les certitudes toutes faites d'un savoir : échapper aux mirages des certitudes issues des dogmes de toute espèce. Retrouver la tente légère et les grandes routes pour écouter avec passion la formidable évolution du monde, aller au plus loin des questions des hommes et au cœur de tout garder vivante cette foi tendue vers Dieu.

LA PRIERE EST LE VRAI VISAGE DE LA FOI ; la guerre en Algérie, celle du Viet-Nam ont ruiné chez moi une certaine conception de la prière et aussi de la Foi.

J'ai toujours refusé la conception d'une prière comme moyen de se mettre en face de soi-même ou de prendre conscience des problèmes : c'est l'enseignement de Socrate, ce n'est pas la Bible.

Il m'a fallu admettre également que la prière pouvait être ennuyeuse. Et pourtant j'ai encore quelque part mes premiers livres de prière. Je ne savais pas lire, mais j'en dessinerai encore au-

jour d'hui les images. Et quand je pense à la messe de mon enfance, en limousin ! On y chantait : le voici l'agneau si doux le vrai pain des anges ! Le plus petit frère suçait un croûton tout au long de l'office. A la sortie papa nous achetait des chapelets à grains de verre, mais l'aluminium de la guerre était si mauvais qu'ils cassaient toujours... La première prière qui ait compté pour moi, je l'ai faite avec François d'Assise. Quand Christian est mort à douze ans, j'ai appris la prière de douleur, la guerre m'aura enseigné celle d'une révolte impuissante. Et maintenant, prêtre, j'apprends la prière du silence. **AU MILIEU DE TOUT CELA, INVINCIBLE, LA JOIE.**

18 février.

J'aurais appris des non-croyants pour qui Dieu n'a pas de signification vitale, et des musulmans qui se soumettent à sa Transcendance à ne plus considérer Dieu comme celui que je rencontre à la brise du soir au jardin enchanté d'un paradis perdu. Aujourd'hui enfin, après déjà tant d'années d'existence il me reste Jésus comme l'homme qu'il est. Je suis souvent heurté par cette sorte de panchristisme qui court dans notre vocabulaire. Plus je vais au contraire et plus je redécouvre en lui cet homme de tous les jours, le Chef de notre Foi, le premier né d'entre les morts qui nous attend chacun au seuil de Dieu.

Je n'ai pas d'expérience de Dieu, je crois que Dieu est bien au delà même des moments les plus vivants de notre vie, bien au delà de tout ce que nous pouvons imaginer dirait St Paul. Du cœur de l'épreuve nous présentons ce que sera la rencontre, du milieu de notre soif nous l'attendons, par delà « la limite saisie au cœur de notre existence » dit Bonhoeffer.

Il n'est pas donné à tous de naître à la Foi, il est demandé à chacun de ne pas se satisfaire avec du frelaté, avec des idoles de contrebande, toutes ces choses que nous inventons pour ne pas être désolés de solitude. Ceci je le réapprends chaque jour. Hélas ! il faut sans cesse le réapprendre tant le corps est ingénieux, tant l'esprit est habile à effacer cette imperceptible limite de l'être.

Aujourd'hui on semble découvrir — péniblement — l'Esprit de Dieu. Alors il faut accepter de ne pas savoir où l'on va. A la lettre (Jn 3/8). Maintenant si nous voulons des indications plus précises, dans la Bible il y en a ! L'Esprit de Dieu nous pousse au bord de l'impossible, au bord de la rupture avec Dieu. Abraham le premier, et puis Jérémie (15/17b-18 ; 20/7ss) et le Serviteur d'Isaïe, enfin le Christ au désert et au mont des oliviers. C'est là qu'il dit abba ! (Mc 14/36) et c'est cet Esprit qui gémit en nous (Ga 4/6). On devrait alors comprendre cette prière : « ne nous conduits pas dans la tentation » et non entendre ces petites tentations bidon qui tiennent les trois quarts de leur importance des malaises de notre conscience.

Il est vrai que l'expérience est inséparable des mots qui la communiquent et même des mots par lesquels nous nous exprimons à nous-mêmes. Aussi la critique qui atteint le vocable atteint aussi la réalité cachée à laquelle il renvoie. Dieu est Dieu. C'est notre faiblesse qui a besoin de représentations.

19 février.

Des hommes ne croient pas, des hommes ne prient pas, j'en connais ; tous les jours j'en rencontre. Cela m'a-t-il étonné ? Avant peut-être, certainement même. Aujourd'hui, non. Je sais que l'on peut vivre sans prier, que la prière n'est pas de l'ordre des besoins. L'homme a seulement besoin de s'exprimer et de se croire compris par d'autres. La prière est autre chose. Elle est découverte en soi de l'inachèvement que l'on s'acharne à couvrir justement car en son contre-point se développent ces impossibles communions, et cette horrible dégénérescence du temps qui nous achemine à la mort. La grâce de notre temps en occident est peut-être cette espèce de dégoût qui envahit une partie de la jeunesse devant la marchandise. Idolâtrie monstrueuse du présent avec laquelle nous cachons la déhiscence de notre être, cette précarité foncière sur laquelle nous édifions notre vie.

Dans ce que je dis de la prière et de la Foi, y aurait-il quelque chose de séduisant pour un hom-

me à qui ce serait étranger ? J'ai peur que non, et pourtant la force de ma vie et sa joie s'enracinent là. Qu'on est maladroit pour communiquer l'essentiel. Me voilà donc avec tant de questions, d'incertitudes, et de moments où je perds pied pour m'être avancé sur une terre étrangère qui finit au désert.

C'est aussi moi dans l'espérance de signes inattendus, dans l'intime conviction que Dieu est là et que son amour me reçoit jour après jour. L'espérance un peu folle de me trouver à sa table avec tous les frères aimés.

C'est la prière en forme de toile grossière laborieusement tissée à la frontière ; rien à voir avec

la tapisserie de Notre-Dame. C'est plein de trous, de reprises, de retours en arrière ! Ça voudrait être la prière d'un vrai homme de Dieu, d'un prêtre de Dieu. Dieu seul entend peut-être en elle ce qu'elle ne sait pas dire et ceux qui ne peuvent pas dire.

Voilà mon ministère d'aujourd'hui, le service essentiel — je dois le croire — auquel je suis convié. Il est sans importance aucune à le regarder comme ça, une grande perte de temps sans doute, **SOUVENT A PEINE UN MURMURE**, et **PARFOIS MEME UN SILENCE FATIGUE**. Un signe fragile de Dieu peut-être ; j'espère pour la joie du monde.

Que se passe-t-il dans un "atelier" ?

Jean Garnier

Chaque groupe a ses mots à lui : nous avons pris l'habitude depuis quinze ans de parler entre nous « d'ateliers de réflexion ».

L'expression nous est venue spontanément ; pour nous consoler peut-être des interdictions romaines d'alors à l'égard des prêtres au travail. Et puis cela faisait « concret » et nous ne nous sentions aucun goût pour une recherche désincarnée. Il nous semblait, au contraire, qu'entre la nécessaire recherche théorique des théologiens et les exigences d'une réflexion et d'une pratique chrétienne « sur le terrain », le joint n'était pas suffisamment fait. D'autant plus que nous commençons à nous rendre compte qu'il n'était pas si simple de témoigner de Jésus-Christ dans la vie quotidienne et profane des hommes de notre temps. Notre foi n'allait pas de soi pour la plupart de ceux avec qui nous vivions, nos aménagements liturgiques, notre générosité, notre sincérité ne suffisaient pas à ce qu'elle soit prise au sérieux. Nous pressentions, que la mutation sociale, économique, politique, culturelle qui s'opérait nous provoquerait, pour notre part, à vérifier les bases mêmes de notre foi.

De là sont nés les ateliers, comme l'un des éléments de cette « réflexion commune pour l'intelligence de la foi dans les mentalités nouvelles ». Ils nous semblent être aujourd'hui l'un des aspects les plus caractéristiques de notre démarche collective depuis quinze ans.

L'atelier qui nous livre ces réflexions regroupe sept prêtres qui sont techniciens agricoles : contrôleurs laitiers, agent de relation en culture, techniciens au service de groupements de producteurs. La profession n'est pas l'unique raison de leurs rencontres en « atelier ». Plus profondément joue le fait que ces prêtres exercent tous leur profession et leur ministère dans

des régions de moyennes et de petites exploitations plus ou moins marginalisées par l'évolution actuelle, et dont leur vie passée ou présente les a rendus très réellement solidaires.

Faut-il parler à ce propos de « réalité significative de notre temps », de « problèmes posés là à l'Eglise » ? On le ferait volontiers si cela ne risquait pas de laisser croire à la préoccupation tactique d'une Eglise qui serait aujourd'hui encore soucieuse de placer « ses commandos de choc » aux bons endroits. La réalité est heureusement plus complexe : on ne s'invente pas des solidarités, elles se découvrent peu à peu à la mesure de ce que l'on est et de ce que l'on vit. Ceci étant, la vie professionnelle en ces régions est, pour les membres de cet atelier de réflexion, comme un « creuset » qui les façonne différents de ce qu'ils pouvaient être auparavant. **L'homme en eux se fait différent par la rencontre directe professionnelle, du poids et des servitudes de l'argent, des exigences techniques, des contraintes économiques, de la concurrence des régions riches, des influences et des jeux politiques, des espérances et des pesanteurs de ceux pour qui ou avec qui ils travaillent. Le croyant aussi, en eux, se fait différent : dans la réalité de l'existence humaine normale et quotidienne, il se découvre bien souvent sans mots pour dire le contenu de sa foi, en montrer la vérité, en vérifier la force transformatrice.**

Il y a dans les textes qui suivent, et qui sont des expressions sur la foi, des traces de cette incertitude dans laquelle sont également beaucoup de chrétiens dès lors qu'ils essaient de faire lien entre leur vie et leur foi, l'Eglise et le monde.

Mais ces textes ne sont pas tout à fait des témoignages. Ils sont, très exactement, des instruments de travail provisoires, écrits en vue de poursuivre une recherche commencée depuis environ deux ans.

Le point de départ de cette recherche tient en cette question : « **que devenons-nous, après plusieurs années de vie professionnelle, comme hommes, comme croyants et comme prêtres ?** ».

Au rythme d'une journée de rencontre tous les deux mois, la méthode suivie pour essayer de répondre à cette question a été très simple, bien que très exigeante. Chacun a accepté de s'exprimer une journée entière, sans plan préétabli, situant la région où il vit, l'organisme qui l'emploie, ses activités et ses responsabilités professionnelles ; les problèmes rencontrés, sa situation ecclésiale, ses liens avec d'autres chrétiens, son propre cheminement spirituel.

Chacun a accepté également de se soumettre aux questions des autres. Un membre de l'équipe de réflexion de Fontenay reprenait cette expression en un compte rendu, s'efforçant de repérer l'essentiel, de prolonger et de clarifier éventuellement la

réflexion qui avait pu s'amorcer. Ce compte rendu était lui-même repris et discuté à la rencontre suivante. Ce premier temps de « radiographie » des existences et de « repérages » des « problèmes de fond » a fourni la matière très concrète, vitale, d'une réflexion à poursuivre. Mais avant d'embrayer sur une question particulière, les membres de l'atelier ont voulu tout d'abord faire en quelque sorte la contre-épreuve de leur démarche précédente. Ayant été amenés à poser et à se poser beaucoup de questions sur Dieu, la foi, l'Eglise, ils ont voulu, dans un deuxième temps de réflexion, prendre le risque d'une expression « positive » sur le contenu actuel de leur foi et sur leur compréhension actuelle de l'Eglise. Ce sont quatre de ces expressions sur la foi qui sont ici reproduites. Celles sur l'Eglise étant en cours de rédaction.

Elles demandent à être lues dans le même esprit où elles ont été écrites et travaillées par les membres de l'atelier. Elles paraîtront sans doute faibles au lecteur qui par tempérament ou par crainte serait amené à les peser au poids de la « juste doctrine ». Elles intéresseront davantage peut-être celui qui accepterait de s'interroger en les lisant : aurais-je dit la même chose ? Ma manière de m'exprimer aurait-elle été différente ? Quel contenu est-ce que je mets moi-même sous les mots que j'emploie, à quelle expérience réelle de vie correspondent mes propres formules ?

Chacun des rédacteurs de ces textes a été ainsi provoqué par les autres membres de l'atelier, devenant tour à tour interlocuteur ou cible des autres. Echanges sérieux et parfois graves sur le contenu même de la foi de chacun, plongeant parfois à ce niveau où il ne s'agit plus seulement de fidélité, mais de la vérité même de l'existence de Dieu : « Tu dis que Dieu est une hypothèse, et cependant tu sembles miser toute ta vie dessus, j'avoue que je ne comprends pas très bien cette attitude. Pourrais-tu t'en expliquer davantage ? ».

Cette question dit assez bien l'axe profond qui oriente la réflexion des huit ateliers qui existent actuellement. Qu'il s'agisse de l'atelier « Santé », de l'atelier « Emigrés », de celui des « Prêtres-Ouvriers », ou bien de celui qui rassemble diverses équipes « spécialisées », ou bien encore des trois autres ateliers « ruraux », c'est en définitive le même effort qui est poursuivi : « comprendre ensemble, dans la particularité des existences de chacun, au regard des réalités humaines vécues, le contenu et le sens pour aujourd'hui de la parole » qui fut inscrite jadis par le Christ en terre de Palestine, dans la particularité de la culture Juive.

Croire et annoncer Jésus-Christ quand on passe sa vie à être homme avec les autres hommes ?

**Pour moi,
tout part
de cette certitude
fondamentale :
"Dieu est Amour"**

Contribution de Jean Etchegaray

« CE QUE JE CROIS »

et parce que l'Amour est essentiellement don et partage, Dieu a voulu l'homme à son image et à sa ressemblance : fait pour aimer, pour donner et partager, fait pour grandir en devenant Fils, pour vivre dans la Famille du Père.

Le monde est le lieu où l'homme réalise, par toute sa vie, cet Amour qui le conduit vers le Père.

Cette certitude de Dieu-Amour nous est donnée et révélée par Jésus-Christ, Fils Exemplaire du Père, fait homme et Homme Parfait, exemplaire.

Tout homme et tous les hommes sont « concentrés » en Jésus-Christ. Jésus-Christ, par sa vie (actes et paroles), par sa mort et sa résurrection, accomplit la destinée divine et éternelle de l'homme.

Par lui, avec lui et en lui
l'amour est plus fort que la haine,
la vie est plus forte que la mort.

Cette certitude de « victoire » donne sens à ma vie, à mon combat ainsi qu'à la vie et au combat de tous les hommes.

**Le service,
l'annonce
de la Foi :
c'est vivre
et partager
ce que je crois**

Le salut, c'est que Jésus-Christ fait réussir la vie ; la mort est vaincue, et pas seulement la mort physique, mais toutes les forces de la mort, toutes les forces de destruction dans lesquelles l'humanité est enchaînée et dont le Christ la libère.

Je n'aurai jamais fini de comprendre et d'essayer de vivre Jésus-Christ et son Evangile. Je n'aurai jamais fini de contempler et de comprendre Jésus-Christ vivant et agissant comme Libérateur en tout homme et en tous les hommes. Je n'aurai jamais fini de vivre à plein le salut et la libération de Jésus-Christ ; le Christ qui est en moi, qui est au-devant de moi et qui m'appelle toujours à me dépasser ; à aller plus loin ; Jésus-Christ Maître, Guide, Frère. Jésus-Christ, c'est toujours un Appel, un appel d'Amour qui est infini, éternel.

Etre chrétien, c'est devenir toujours un peu plus Fils, c'est grandir et se libérer en solidarité absolue avec tous ses frères les hommes.

Etre au service de Dieu, c'est être au service des hommes selon Jésus-Christ ; être au service des hommes c'est être au service de Dieu vivant chez les hommes. Faire grandir l'homme, c'est l'aider à se reconnaître Fils.

Ma vie est consacrée à une œuvre de Développement. Ma profession, je ne la vois pas seulement comme un service du développement économique, mais du développement intégral :

- travailler à vaincre les contraintes économiques,
- travailler à la maîtrise technique qui fait grandir l'homme,
- travailler à l'information et à la formation,
- travailler à la prise de conscience de la solidarité entre les hommes et à leur développement.

Etre sans cesse à l'écoute, en dialogue, refuser les compromissions. Poser les exigences à se dépasser et les vivre soi-même.

Je ne peux pas me dire du Christ, si ma vie n'est pas totalement engagée dans le combat au coude à coude avec mes frères pour la justice, la libération, la paix, la dignité, la solidarité.

Je ne puis pas me situer uniquement comme un travailleur, mais aussi comme un militant.

Je pense sérieusement à l'engagement politique ; je suis travaillé par le problème de la paix et de la non-violence.

Je suis aussi tiraillé entre ceux qui évoluent et ceux qui n'en ont pas les moyens ; tiraillé entre foncer avec les plus évolués et passer beaucoup de temps avec les « pauvres ».

Toute ma vie est un acte de foi, toute ma vie partagée avec les hommes est service, annonce de la foi, le service du développement est un ministère.

Mais Jésus-Christ Libérateur se vit et se dit en Eglise, en communion avec d'autres. Pour vivre et témoigner de la foi, il faut être une communauté, communauté qui participe et signifie la grande marche de l'Humanité vers son Epanouissement et son Unité.

Je n'ai pas le droit de crier la Bonne Nouvelle sur les toits autrement que par ma vie enfouie au milieu des autres et une vie qui peut être appelée à rendre compte de ce qui l'anime et l'engage dans le chemin de l'Espérance.

Contribution de M. Laurent

Qu'est-ce que ça veut dire « CROIRE ET ANNONCER JESUS-CHRIST » quand on passe sa vie à être homme avec les autres hommes avec qui on vit — faisant ce qu'ils font, agissant avec eux — ?

**Remarque
préliminaire.**

Pour moi, dans ma vie, croire et annoncer Jésus-Christ, ça ne se sépare pas. Je ne sépare ici ces deux éléments de ma vie chrétienne que pour la commodité de l'exposé.

Croire en Jésus-Christ

C'est actuellement pour moi une *recherche* : c'est essayer de découvrir, à la lumière de la Parole de Dieu, le vrai sens que ma vie (et celle de ceux à qui je suis envoyé) doit avoir pour être conforme au projet de Dieu :

« revêtir l'Homme Nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de vérité » (Ep. 4,24) ;

« celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son créateur » (Col. 4,10).

« Il n'y a pas deux projets de Dieu successifs, l'un de création, l'autre de rédemption. Le projet de Dieu est unique. Il appelle tous les hommes à la Communion de vie en son Fils. La création est le premier temps de l'Alliance, le Christ est la vérité totale de la création ». (Ass. plénière Lourdes 68).

Dans cet exposé, j'exprime cette recherche surtout par rapport à ma vie professionnelle de petit technicien d'élevage qui occupe la plus grande partie de mon temps.

Mais elle se prolonge dans ma vie de citoyen d'une région rurale, membre d'une communauté chrétienne.

**1. L'Eveil
des hommes et
le progrès humain.**

- a) Ma profession de technicien d'élevage me met au service d'un ensemble d'exploitants de moyenne culture d'une région pauvre, relativement sous-développée :
- à leur service personnel,
 - comme au service du bien commun de la profession.
- b) au service aussi de l'équipe des contrôleurs laitiers du département où j'ai une responsabilité syndicale : il s'agit de rendre vivable la profession et de préciser le sens de service de l'agriculture qu'elle doit avoir.

Croire en Jésus-Christ, c'est pour moi me consacrer à cette tâche, qui concerne des saluts humains.

**2. L'existence
pour les autres.**

Croire en Jésus-Christ, c'est aussi croire que Dieu ne peut être connu en dehors d'une orientation de mon existence vers le service effectif des hommes.

C'est essayer de discerner et vivre jusqu'au bout le mouvement d'existence pour les autres que suppose ma profession vue dans le projet de Dieu.

**3. Autres
repères.**

Croire en Jésus-Christ, c'est aussi *prendre conscience du péché* rencontré en moi et chez les autres à travers tous ces efforts (entraves des égoïsmes et des rivalités de personnes, refus des responsabilités, etc...).

C'est croire au pardon, participer au combat du Christ, et espérer envers et contre tout au salut qu'il apporte.

Croire en Jésus-Christ, c'est encore savoir que :

- le salut de l'homme en Jésus-Christ se réalise pour moi et pour les autres à l'intérieur des tâches humaines ci-dessus évoquées...
- mais aussi que le salut de l'homme en Jésus-Christ ne se réduit pas à ces saluts humains : il suppose un dépassement, l'accueil du don de Dieu en Jésus-Christ...

Croire en Jésus-Christ, c'est aussi me référer sans cesse à Lui, présent par Sa Parole et Son Eglise, dans la prière personnelle et communautaire, et essentiellement dans l'acte eucharistique.

Annoncer Jésus-Christ

C'est pour moi d'abord participer, à ma place de prêtre, à la responsabilité du Peuple de Dieu concrétisé ici par l'équipe prêtre-laïcs et l'équipe sacerdotale de ce secteur, en même temps qu'à l'équipe M.D.F. maintenant dispersée dans la zone.

Cette responsabilité me paraît actuellement devoir s'exercer pour moi sur les points suivants :

a) Vivre la foi sous la forme du témoignage ;

b) Chercher à rendre compte de cette foi à partir de mon expérience de vie et dans un langage compréhensible (paroles et gestes) pour ceux au milieu de qui je vis, aussi bien aux croyants, qui ont à faire la même démarche, qu'aux non-croyants quand l'occasion se présente.

c) Travailler avec les autres membres conscients du Peuple de Dieu, à ce que l'Eglise visible locale, liée à l'Eglise universelle, soit vraiment signifiante de l'Amour de Dieu et de la libération proposée par Lui en Jésus-Christ, pour les plus loin (vie d'équipe, dialogue continuuel avec les laïcs, etc...).

Recherche de nouvelles communautés...

d) Personnellement et en Eglise, dans le travail pour le progrès humain comme dans le service des autres, avoir le souci prioritaire des pauvres (signe évangélique).

Contribution de Georges Heude

Exprimer le contenu actuel de ma foi me semble impossible, tellement je découvre en moi d'agitation, de remise en cause, et de flou. Je tiens malgré tout à en dire quelque chose ; mais je sais que ce ne sera qu'une partie de moi-même qui se retrouvera dans ce papier, et que je serai le premier à critiquer et à remettre en cause cette expression qui vient pourtant de moi-même.

Ce qui me semble premier dans ma foi, ce n'est pas Jésus-Christ, mais l'existence de Dieu : Dieu existe — c'est le Dieu de Jésus, ce Dieu qui lui a donné « la pleine audace d'être homme » (J. Maury de l'Eglise Réformée).

Tout être humain a besoin des autres pour se développer normalement. L'enfant sauvage ne sera jamais un homme. L'être humain a besoin de sa famille, de l'autre sexe, du dialogue avec d'autres, mais sa faim n'est jamais satisfaite. Il se sent toujours appelé à plus, à se dépasser. Les hommes comme l'humanité ap-

pellent l'existence de l'Autre qui leur permettra d'être eux-mêmes. En ce sens, cet Autre est créateur de l'homme. Dieu existe comme cet Autre qui nous appelle à l'existence, au dépassement, à la résurrection continuelle.

L'existence de Dieu restera toujours une hypothèse, une hypothèse sur laquelle des hommes ont bâti leur vie, une hypothèse qu'ils vérifient dans leur existence, mais qui ne pourra jamais dépasser ce stade, qui ne s'imposera jamais.

Avant d'avoir été le Dieu de Jésus, Dieu fut celui d'Abraham, le Dieu d'un peuple — un Dieu qui continuellement remet en route, dénonce les impasses, brise les carcans dans lesquels chacun tend à s'enfermer ; c'est le Dieu de l'Espérance, le Dieu libérateur, le Dieu qui donne vie et rend victorieux sur toutes les puissances de mort.

En Jésus, Dieu révèle toute sa puissance. Dieu a pleinement réussi car Jésus a été pour Dieu un véritable partenaire, dans un climat d'amour filial, d'amour d'adulte et respectueux. Aussi Dieu l'a-t-il pétri, il lui a donné vie, il l'a pleinement ressuscité, le faisant victorieux de toute mort. Jésus est son œuvre : « Qui me voit, voit le Père ». — Il est l' « Image de Dieu ».

Jésus nous révèle Dieu « son Père », celui qui l'engendre, en nous manifestant quel homme il est, et quel homme nous sommes. L'intérêt porté aujourd'hui à la personne de Jésus me semble essentiel, mais je crains que Jésus soit réduit au rôle de modèle à imiter en oubliant qu'il nous entraîne au-delà de lui-même. Il est le chemin, la porte. Uni au Christ, je suis avec Lui, tourné vers « le Père » qui me fait exister comme homme. Quand le prophète tend le doigt vers le ciel, le sage regarde l'étoile, l'insensé regarde le doigt (proverbe indou).

C'est là que l'Évangile, éclairé par toute l'histoire de l'Église, reste d'actualité pour moi. L'Évangile me dit ce qu'a entraîné comme exigences pour la communauté primitive, l'acceptation de faire ce chemin avec le Christ. L'Évangile me dit quel homme s'est forgé à partir de cette attitude fondamentale du Christ : puisant dans cet amour de son Père qui l'entraîne au delà de lui-même, il y trouve l'énergie nécessaire pour lutter contre tout ce qui enferme et rétrécit l'homme. Il lutte contre le mépris, la souffrance, les divisions, l'argent, la loi, les puissants... Il proclame le pardon, la miséricorde, la patience, la conversion, l'appel à se dépasser. Il ne désespère de personne. Il brise même les limites de notre existence temporelle, en remettant sa vie entre les mains de son Père et en affrontant la mort sans se laisser vaincre ; ainsi il réussit pleinement sa vie dans la rencontre définitive avec « son Père ».

Cette attitude fondamentale d'un homme qui puise dans sa foi en Dieu le dynamisme nécessaire pour vaincre toutes les

forces de mort que les hommes et les sociétés découvrent en eux et secrètent eux-mêmes, voilà je crois le fond de ma foi. Dieu a réussi en Jésus et l'a fait fils de Dieu, premier né d'une multitude de frères. Il continue d'appeler tous les hommes à reconnaître que la réussite de leur vie est à chercher dans ces relations d'amour avec cet Autre que nous connaissons mal, et qui pourtant, en poursuivant sa création, veut nous faire libre et vainqueur.

Contribution de X...

« Qu'est-ce que ça veut dire, croire, annoncer Jésus-Christ, quand on passe sa vie à être homme comme les autres hommes, faisant ce qu'ils font, agissant avec eux ? ».

La réponse à cette question a été élaborée rapidement, c'est plus un flash qu'un ouvrage sur « ce que je crois ».

Et c'est une réponse datée : il est évident que je ne réécrirai pas dans les mêmes termes et que... je n'ai sans doute pas écrit la même chose dans le passé.

N'est-ce pas déjà un signe bien net que la foi est vivante et fluctuante comme la vie ?

Avant ce que je crois, ce que je vis

**a) Mes relations
avec les agriculteurs**

« Conseiller coopératif », mais j'aime mieux cette autre dénomination : « agent de relation en culture », au sein d'une coopérative « céréales et approvisionnement », comportant 44 employés. Deux aspects vécus quotidiennement :

Je suis « payé pour voir des gens ».

Ceux que je rencontre vivent, d'abord, dans les soucis d'argent, la misère parfois. Je rencontre, professionnellement, des gens qui mentent, boivent, sont capables de roueries et d'escroqueries, individualistes.

J'en rencontre aussi — et ce sont parfois les mêmes — qui sont honnêtes, passionnés par leur métier d'agriculteur, par la technique, parfois militants, dans la coopérative ou d'autres organismes.

Les uns et les autres sont « en famille », pour le meilleur et pour le pire, mais de toute façon, c'est un élément capital de leur vie.

J'ai souvent l'occasion de me réjouir, voire de m'émerveiller devant ce que vivent ces hommes. Mais je constate aussi leur pauvreté, bien souvent pauvreté d'argent et de moyens humains, et ce qui me soucie le plus est leur dépendance.

Et, là encore, je suis payé pour « les aider à sortir de leur dépendance ».

Ce sont eux-mêmes, ces agriculteurs, qui ont fondé cette coopérative, « née de la misère », de leur souci de s'en sortir, et de s'en sortir ensemble.

Ils me paient pour que je les aide à être et rester des hommes responsables, dans cet outil économique dont ils sont les patrons.

**b) Ma position
de salarié**

Elle me fait supporter, à mon tour, la dépendance. Dépendance vis-à-vis du « directeur », qui est beaucoup plus mon patron quotidien, que ne le sont les agriculteurs.

Du « directeur », il faut accepter les ordres et les contre-ordres, les sautes d'humeur, les jugements plus ou moins justifiés, les engueulades sans motif fondé, etc.

Mais cette position de salarié me met surtout en communauté de destin avec les 43 copains de la boîte. Tous syndiqués, sauf trois.

Et là, il me faut, tout d'abord, continuellement « pousser », ne pas laisser les copains s'endormir, se décourager, se laisser intimider.

Il me faut aussi veiller à l'unité entre nous, entre les deux sections syndicales (C.F.D.T. et C.G.T.) et... au jour le jour.

**Qu'est-ce
qui ressort
de toute
cette vie ?**

Autant de par les exigences de ma profession que de par mes « convictions d'homme », je suis amené à :

- a) un grand respect et une grande compréhension des personnes et de leurs problèmes,
- b) une attention particulière aux pauvres, à tous ceux qui « ne suivent pas »,
- c) une attitude « réconciliatrice » pour « passer par dessus » oppositions et tensions,

**Et qu'est-ce que
ça veut dire
croire,
dans tout ça ?**

- d) une attitude plus positive vers l'unité,
- e) un effort continu pour saisir moi-même et aider à vivre la dimension collective : « nous ne nous sauverons qu'ensemble », qu'il s'agisse des agriculteurs ou des copains de travail. Ensemble entre nous, et avec une « collectivité » plus vaste (« profession » pour les agriculteurs, monde ouvrier pour nous salariés, etc.).

- * Au risque de paraître incohérent, après ces lignes où je parle de ma vie mêlée à d'autres, au risque de me faire traiter de « verticaliste », je dirai que toute cette vie d'homme, si elle est le terreau, le lieu où doit se vivre ma foi, elle n'est pas ma foi.
- * Ce que veut dire croire, pour moi, c'est d'abord adhérer, communier à la personne de Jésus-Christ. Je le retrouve dans l'Écriture, dans la prière, dans le sacrement de l'Eglise, en particulier dans l'Eucharistie, dans la rencontre avec ceux qui partagent ma foi : ceux d'aujourd'hui, chrétiens et prêtres avec qui je « confronte » ; ceux d'hier, les « pères de l'Eglise », les saints ; ceux d'ailleurs : en suivant l'information sur l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui.
- * C'est cette communion à Jésus-Christ qui est la racine de ma foi. Je n'en veux pour preuve que le fait que ce « pivot-Jésus-Christ » reste le même pour moi, alors que les terrains humains où j'ai vécu ma vie ont changé : ouvrier agricole en Charente, aide-soignant hospitalier en Normandie, employé d'un organisme agricole ici.
- * Est-ce à dire que croire, pour moi, n'a aucun rapport avec ma vie d'homme au milieu des hommes ? Absolument pas !

Je risquerai là une image... agricole, comme il se doit. « Ma foi-en-Jésus-Christ », c'est comme un arbre, quelque chose de vivant. Mais peut-on imaginer un arbre isolé de son « environnement », du sol où ses racines puisent vie, de l'atmosphère où il trouve oxygène, du soleil qui lui permet, par la photosynthèse, de s'appropriier le carbone dont il a besoin ?

Il en est de même de ma « foi-en-Jésus-Christ ». L'environnement, l'eau, le sol, l'air et le soleil de ma foi, c'est la condition humaine dans laquelle je vis mon existence.

Jésus est au-dessus et au delà de ma condition humaine, mais ma foi en lui ne peut en être séparée.

En allant maintenant bien au delà de ma comparaison de tout à l'heure, et pour en revenir au paragraphe : « ce qui ressort de toute cette vie », quand il est question de respect, de

Et annoncer Jésus-Christ ?

compréhension des personnes, d'attention aux pauvres, d'unité, de réconciliation et de dimension collective, j'aperçois une corrélation, une inter-action continues entre ma foi et ma vie d'homme. Jésus ne cesse de me parler de tout cela et tout cela me renvoie continuellement à Jésus et m'aide à mieux saisir ce qu'il en dit et en vit.

Je vois la corrélation la plus nette sur deux points :

- a) La Pâque : toute la vie me paraît passage, cheminement. Avec mes yeux d'homme, je vois et partage : « la vie, l'amour, la mort ». Avec Jésus, j'ajoute : « la vie, l'amour, la mort... et la VIE, la résurrection ».
- b) L'Eglise : « on ne se sauvera qu'ensemble », m'apprend la vie. « Vous êtes mon peuple et je suis votre Dieu ». Cet « ensemble » devient, en Jésus-Christ, Eglise.

Je n'aime pas personnellement l'expression « d'impossibilité apostolique ». Mais j'ai bien conscience qu'il est difficile d'annoncer Jésus-Christ, pour trois raisons :

1/ Nous vivons dans un pays à tradition chrétienne. Si je regarde mes 43 copains de boulot, je constate, à peu près certainement, qu'ils sont, au minimum, tous baptisés et qu'ils ont déjà une idée sur la religion, sinon sur Jésus-Christ, et que, pour beaucoup, les jeux sont faits et la cause entendue.

2/ Il y a aussi le visage de l'Eglise, du moins ce qui en est perçu, qui est souvent contre-témoignage.

3/ Il y a l'élément qui m'échappera toujours : l'ouverture ou la fermeture d'une personne à l'appel de l'Esprit-Saint.

Moi, annoncer Jésus-Christ ? Depuis deux ans et demi, que je suis dans ce milieu de travail, je n'ai objectivement jamais « parlé de Jésus-Christ » au cours des centaines de rencontres que j'ai pu avoir avec des hommes dont je ne connais pas les « convictions », comme on dit.

Et ce n'est pas refus systématique de ma part, bien au contraire.

Par contre, avec des chrétiens, il m'arrive assez souvent d'exprimer ma foi, et en particulier de faire ressortir la « corrélation » entre ma vie humaine partagée et Jésus-Christ.

Et c'est cette « corrélation » qui me paraît la clef d'une annonce de la foi. Jésus est le « tout autre » de ma vie, et le « tout dedans » ma vie. La mienne, et celle de toute l'humanité.

Mon « annonce » ne sera reçue que si l'interlocuteur devant qui je me trouve sent à la fois que je communie à la même

vie que lui, aux mêmes appels, aux mêmes joies, aux mêmes souffrances, et que je communie à Celui qui va dans le même sens, qui me permet de pousser plus loin encore cette vie que nous partageons.

La pousser plus loin, d'ailleurs, en la contestant, la bousculant, m'obligeant à une perpétuelle conversion.

Car si, en profondeur, il y a corrélation entre Jésus et ma vie humaine, en surface, au jour le jour, Jésus remet en cause ma perception toujours trop étriquée de la vie humaine.

Pour annoncer Jésus-Christ, le problème n'est donc pas pour moi de savoir comment faire, quel langage inventer. Là aussi, je n'aime pas beaucoup qu'on lie « impossibilité apostolique » et crise du langage.

Pour annoncer Jésus-Christ, il me faut :

- une communauté de destin avec celui qui doit être le sujet de cette annonce,
- un effort de mise à jour, de mise à nu, de lecture consciente de cette vie,
- une adhésion lucide au « tout autre » qu'est Jésus,
- une « retrouvaille » très consciente du « tout autre » dans le quotidien de la vie.

Et ce « tout autre » devient « tout dedans », et l'un devient l'autre... et réciproquement.

Carnet de la Mission

Le père de Bernard THIRON (Année sacerdotale, Fontenay);
Le père de Denis PONSOT (Ligny),
La mère de Joseph LONGO (La Rochelle),
La mère de Gaston ROCHETEAU, sont décédés récemment.

Nous prions avec eux pour leurs parents.

Raymond BOUTTEFEUX est mort à Lyon d'une rupture d'anévrisme (une artère bouchée dans la région de l'abdomen). Pris d'un violent malaise au travail, Raymond a été hospitalisé d'urgence pour y subir une intervention chirurgicale. C'est au cours de l'opération qu'il a trouvé la mort.

Raymond souffrait depuis longtemps d'une artérite très grave. Au cours de l'été 1967, il avait dû être opéré. Malgré cette forte secousse, il avait repris son travail.

Raymond était belge. Entré en 1955 à Pontigny après ses études à Louvain et Malines et son diplôme de l'E.C.A.M. de Bruxelles, il a été ordonné prêtre en 1963. Il passe d'abord une année à Puteaux avant de rejoindre en 1964 l'équipe de Venissieux. En 1966, il devient prêtre ouvrier dans l'équipe des P.O. de Lyon-Est. Il travaillait chez BRANDT où il assumait d'importantes responsabilités syndicales.

Son goût de l'absolu, son refus d'une foi à bon compte, son sens de l'amitié et du don de lui-même le poussaient souvent à aller au bout de ses forces dans un engagement sans retour. Tempérament passionné et loyal jusqu'à l'extrême, il avait trouvé dans son existence de prêtre-ouvrier la plénitude et l'accomplissement qu'il avait longtemps désirés et recherchés.

Que son témoignage nous fortifie tous dans la fidélité à notre vocation commune et qu'il contribue à la révélation de Jésus-Christ au monde ouvrier auquel Raymond a donné toute son existence.

Ouvrages reçus

Dénouement de l'Espérance.

France QUERE
Ed. du Seuil 72, 188 pages.

Croire.

Edmond BARBOTIN
Ed. Desclée, 168 pages.

Où tu me conduis.

Marie Jean MOSSAND
Coll. : l'Évangile au XX^e siècle.
Ed. du Cerf, 164 pages.

Vers une nouvelle christologie.

J. GALOT
Ed. Duculot-Lethielleux, 116 pages.

L'Afrique Noire et l'Europe face à face.

Coll. : Culture et Religion,
Ed. Présence africaine, 185 pages.

Les grévistes de la guerre.

Jean TOULAT
Ed. Fayard, 208 pages.

J'ai vu naître l'Église de demain.

Louis RETIF
Coll. : Lumière des hommes,
Éditions ouvrières, 363 pages.

Concert eucharistique.

Patrice de la TOUR du PIN.
Ed. Desclée, 148 pages.

Les deux lettres à Timothée.

Joseph REUSS
Coll. : Parole et Prière.
Ed. Desclée, 201 pages.

L'Évangile selon Matthieu.

Wolfgang TRILLING
Coll. : Parole et Prière, 3 volumes.
Ed. Desclée.

Numéros disponibles

- n° 23 : **Pris sur le vif — Témoignages** (Fr. Vico - R. Olivier) — **Réflexions sur les mass-média** (J.-F. Six, Paul Valet, J. Schyrr).
Une interrogation : l'informatique (A. Pitrou).
- n° 24 : **Dans une commune à municipalité communiste** (session pastorale de Lourdes) — **La lutte contre la maladie : une victoire incertaine** (A. Pitrou).
- n° 25 : **La ville en question** (A. Pitrou) — **Le Mirail** (Une équipe sacerdotale) — **Fiches de travail de la Recherche Commune.**
- n° 26 : **La deuxième décennie du développement** (P. Moreau) — **L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise** (Une équipe prêtres-laïcs) — **La rencontre de l'autre** (E. Cossement) — **Le sens de l'universel dans la Mission** (J. Frisque).
- n° 27 : **Recherche commune : Diverses contributions.**
« Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme » (M. Légaut) Jean Deries.
- n° 28 : **La « théologie de l'Espérance » de Jürgen Moltmann** (M. Massard) — **A propos du sacerdoce ministériel** — **Lettre ouverte aux Evêques du Synode.**
- n° 30 : **L'autorité dans l'Eglise et la pluralisation politique des chrétiens** (E. Deschamps). — **Mariage et célibat.** — **Sacerdoce et Mission** (Collectif).
- n° 31 : **Que s'est-il donc passé au Synode ?** (R. Salaün) — **Cheminements pour retrouver la réalité de l'Eglise et la construire aujourd'hui** (Les Services) — **Document de l'Equipe centrale.**

Tirés à part : R. Crespin — **L'originalité de la foi** (5/1966) (2 F). — R. Salaün — **Evangeliser, c'est faire quoi ?** (1/1967) (2 F). — J. Dimnet — **Presse, Radio, Cinéma, Télévision, Publicité** (4/1967) (1 F 50). — M. Massard — **Foi et religion** (7/1968) (1 F 50).